

# La Vie Canadienne

QUEBEC  
1 Août 1918

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME I  
No 4

RELIGION—POLITIQUE—SCIENCES—ARTS



SON EXCELLENCE  
LE GOUVERNEUR GENERAL

# LA VIE CANADIENNE

LA VIE CANADIENNE est publiée à Québec et imprimée aux ateliers de la Cie de l'Événement, 30, rue de la Fabrique ; nom de l'éditeur : J.-E. Barnard.

## SOMMAIRE

En passant.....	Divers	En jardinant.....	Jean Ste-Foy
Les dangers d'un nationalisme.....	P. Ledroit	Les faits de la semaine.....	Joinville
Remarquable étude.....	J.-A. Lander	Erin go bragh.....	X
La semaine liturgique.....	l'abbé J.-A. D'Amours	Les grèves et la guerre.....	J.-E. B.
Québec et la guerre.....	Henry Sommerville	A Guillaume II.....	Alonzo Cinq-Mars
Jeanne et Lucie.....	Jean Lander	La tradition nécessaire.....	J.-A. Lander
Nous sommes britanniques.....	J.-A. Lander	Une semaine de guerre.....	A. Gobeil
		Echos et commentaires.....	Le Liseur

## “ L'ÉVÉNEMENT ”

Fondé en 1867

### Quotidien et Hebdomadaire

L'Événement a célébré le 17 mai 1917 le cinquantième anniversaire de sa fondation.

L'Événement est le doyen des journaux français du Canada.

La position de l'Événement sur le rocher de Québec est plus solide que celle de n'importe quel autre journal local. Sa circulation augmente constamment. Ses annonces prennent de la valeur de jour en jour.

Mais c'est surtout par la qualité de sa clientèle que se distingue l'Événement. Au point de vue social, au point de vue des affaires, au point de vue des idées, nos annonceurs n'auront jamais qu'à se féliciter d'avoir lié connaissance avec nos fidèles lecteurs.

### IMPRIMERIE GÉNÉRALE

Impressions et Reliure de 1ère classe

**Spécialité:** FACTUMS  
OUVRAGES DE LUXE

Notre matériel et nos presses sont les plus modernes.

DEMANDEZ NOS PRIX      TÉLÉPHONE 860

30, de la Fabrique, - - Québec.

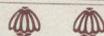
TELEPHONE Administration 860  
“ Rédaction - 959-7185

NON  
RUSTABLE  
**D & A**  
CORSET

Ce n'est plus un secret pour personne que les dames les mieux habillées ont pris l'habitude de se corseter avec le “D & A” et, c'est grâce à ce plus parfait des corsets qu'elles sont devenues élégantes même dans leurs toilettes les plus simples.

Demandez-le à votre corsetière.

L'air fait beaucoup la chanson,  
Le corset fait beaucoup la femme.



# La Vie Canadienne

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME I

QUEBEC, 1er AOUT 1918

No 4



## EN PASSANT



### Qu'est-ce que la politique ?

J'EMPRUNTE à Joubert la définition suivante : "La politique est l'art de connaître et de mener la multitude ou la pluralité; sa gloire est de la mener, non pas où elle veut, mais où elle doit aller." Cette définition me frappe d'abord par son exactitude, puis elle m'éclaire encore davantage par le programme qu'elle trace, non pas aux politiciens, mais aux politiques, aux patriotes, aux hommes d'Etat.

Et je me permets de tirer des situations actuelles de la vie canadienne deux exemples qui serviront à illustrer, du moins je le crois, la pensée du philosophe cité. Mais je tiens à rappeler avant tout que l'art de gouverner est extrêmement difficile en Canada, et dans la théorie et dans la pratique, à cause de la juxtaposition des problèmes de race ou de religion, et des intérêts parfois opposés, ou qu'on croit l'être, des provinces de l'ouest et de l'est.

Sir Robert Borden et sir Lomer Gouin, chacun dans leur sphère, ont été obligés dernièrement, en tenant compte de la mentalité des éléments qui composent leurs administrés, de faire violence à une multitude pour l'écarter des voies dangereuses où elle aurait pu s'aventurer. Pour le premier ministre du Canada, l'occasion de cette direction fermement donnée est arrivée au moment de l'entrée en guerre de l'Angleterre, qui entraînait *ipso facto* l'entrée en guerre de sa colonie du Canada; en prenant sur lui la responsabilité d'engager le gouvernement et le pays dans une participation active, tant au point de vue militaire qu'au point de vue économique, le chef de l'Etat accomplit alors une action qu'une petite école critique encore mais dont l'histoire le louera certainement.

Quant à sir Lomer Gouin, c'est tout récemment que, aux prises avec une difficulté extraordinaire, il a affirmé son droit et son pouvoir de direction, en sortant un peu des règles préconisées par la démocratie. Nous voulons parler de l'intervention du premier ministre de la province de Québec dans l'administration municipale de Montréal, où le besoin se faisait sentir d'une main ferme et d'un coup de barre habile. En mettant la métropole en tutelle, sir Lomer s'est écarté du principe de l'autonomie des municipalités, mais il a probablement sauvé les con-

tribuables de la grande ville, dont un nombre considérable semblent encore n'y rien comprendre, d'un danger immédiat.

J.-E. B.

### Le retour du docteur Béland

DANS quelques jours l'honorable Henri Béland, ex-ministre des postes et prisonnier des Allemands pendant trois années, reverra sa patrie, sa vieille mère, ses nombreux amis, et ses fidèles électeurs de l'auce. Chacun se demande que fera le sympathique docteur à son retour en Canada. Il s'est chargé de nous le dire simplement dans une interview à un journaliste anglais, à la veille de son départ d'Angleterre. "Je ferai ma modeste part pour travailler à l'unité de mon pays et à l'accomplissement de son œuvre de coopération à la guerre contre l'ennemi commun."

Ceux qui connaissent le médecin altruiste, qui a été fait prisonnier à Anvers parce qu'il avait préféré rester au chevet des blessés belges plutôt que de fuir par la frontière hollandaise, n'ont jamais douté un instant du patriotisme éclairé de l'honorable Henri Béland. Mais il reste peut-être des enthousiastes d'un camp ou d'un autre qui s'imaginent que, dès son arrivée, notre ami va se plonger dans la politique avec la détermination d'utiliser une énergie si longtemps comprimée et une popularité déculpée au profit d'un groupe ou d'un parti. C'est certainement une erreur. Monsieur Béland sera au service de sa patrie tant que la guerre durera, et il ne songera aux intérêts secondaires que lorsque seront parfaitement sauvegardés les intérêts supérieurs.

Mais une chose est aussi certaine, c'est qu'il combattra de toutes ses forces les théories égoïstes et anti-britanniques d'une école, qui, malheureusement, a empoisonnée une grande partie de l'opinion intelligente de cette province. Les semeurs de discordes intestines en temps de danger national trouveront en cette victime de la guerre un chirurgien consciencieux, décidé à couper le mal dans le corps social de son pays. Et cette opération nécessaire fera du bien énormément, et nous sauvera.

J.-E. B.

## Les Dangers d'un Nationalisme



LES journaux annonçaient, l'autre jour, "qu'une conférence secrète des chefs nationalistes ruthènes des provinces de l'Ouest serait tenue à Saskatoon les 18 et 19 juillet". Et la dépêche à la Presse Canadienne ajoutait : "Tandis que le but apparent de cette réunion est de fonder une église nationale ruthène au Canada, dont le Révérend... (nous taisons son nom pour le moment), de Montréal, prêtre catholique ruthène, à déjà été choisi comme évêque, le mouvement est reconnu par ses promoteurs eux-mêmes, selon de distingués Ruthènes de Toronto, comme étant un mouvement politique plutôt que religieux. L'église qu'on est à fonder est destinée à appuyer le mouvement nationaliste ruthène, qui a pour but de conserver les moeurs et la langue ruthènes et d'empêcher l'assimilation des Ruthènes avec les autres Canadiens. Cette réunion signifie la rupture des nationalistes ruthènes avec Mgr Budka..."

DES renseignements sûrs nous permettent d'affirmer que la réunion de Saskatoon a eu lieu à la date fixée.

VOILA, certes, un mouvement nationaliste, si peu considérable soit-il, qui constitue un danger très grave pour l'unité catholique des Ruthènes canadiens aussi bien que pour les intérêts de l'Eglise du Canada. Il est à espérer que le parti nationaliste ruthène réfléchira encore une fois avant de se lancer dans un schisme, qu'il semble regarder comme la conclusion logique de ses principes nationalistes. Prions Dieu que ce dangereux mouvement soit arrêté au plus tôt.

SI cette malheureuse agitation venait à s'étendre au sein des Ruthènes du Canada, l'Eglise aurait à déplorer un nouveau schisme, dû, cette fois encore, au déchaînement des passions nationales. Il est bien certain que tous les nationalismes ne sont pas schismatiques; mais il n'en est pas moins vrai que tous les schismes ont été nationalistes. L'histoire de l'Eglise nous enseigne, en effet, que tous les schismes, le grec, le russe, l'allemand et l'anglais, ont été le fruit de l'orgueil de race, passionnément entretenu et développé aux dépens de l'obéissance due à l'autorité qui gouverne la grande société supranationale, surnaturelle et divine qu'est la sainte Eglise de Jésus-Christ.

IL a suffi d'un moine nationaliste pour arracher l'Allemagne à l'unité catholique et pour détruire l'édifice de la chrétienté. Que les Ruthènes ne l'oublient pas !

P. LEDROIT.



## REMARQUABLE ÉTUDE



“La guerre et la paix d’après le droit naturel chrétien”, par le  
R. P. Marcel Chossat, des “Etudes” de Paris

### III

Doit-on, en cours d’hostilités, accueillir tous les vœux de paix?

Telle est la question que se pose, au début de son cinquième article des *Etudes*, le docte écrivain dont nous résumons et citons les paroles, pour le profit de la *Vie Canadienne*.

La question n’a pas cessé d’être d’actualité depuis quatre ans; elle le devient de plus en plus. Il y a donc, plus que jamais, intérêt et profit à connaître la réponse qui doit lui être faite.

Quoi qu’on en ait dit, personne ne fait la guerre pour la guerre. Même les Allemands, qui ont fait de la guerre leur industrie nationale, comme on l’a dit justement, ne font la guerre que pour jouir, dans la paix imposée par eux, des fruits de leur guerre victorieuse.

Il est bien certain aussi que la guerre ne doit être continuée, comme elle ne doit être entreprise, que lorsqu’elle est nécessaire pour rétablir le droit violé. La guerre ne doit, honnêtement, être entreprise et continuée qu’en vue d’une paix juste qui pourra être durable, et c’est aussi pour le bien de la même paix qu’elle doit être terminée.

Une guerre juste peut même devenir injuste, si elle est continuée sans de justes raisons, si ceux qui la font peuvent sûrement obtenir, sans poursuivre davantage les hostilités, les justes réparations du droit violé qui ont rendu la guerre légitime et nécessaire. Et il pourrait ainsi arriver, en théorie du moins, qu’une guerre justement entreprise pût être injustement continuée, pût devenir une guerre injuste.

Il faut cependant envisager le problème dans toute son étendue, et il est clair, par exemple, que les réparations à exiger d’un injuste ennemi sont plus considérables après que les hostilités sont commencées et ont duré, qu’elles ne l’eussent été avant l’ouverture des hostilités.

“Le problème de l’obligation de la paix, quand un injuste agresseur la demande, après le commencement des hostilités, a deux faces: l’une par rapport aux nationaux du souverain qui a le bon droit pour lui, l’autre par rapport à l’injuste agresseur.

“La guerre la plus juste peut devenir illicite et criminelle, si la prolongation de la lutte, vu les circonstances, est de nature à entraîner pour la nation plus de maux que de biens. Puisque l’Etat, note Victoria, n’a le pou-

voir de faire la guerre que pour le bien commun, il est clair que le droit de guerroyer ne s’étend pas au cas où la continuation de la guerre irait contre les intérêts de l’Etat et de ses membres, et ne serait pas nécessaire pour arriver à une paix solide.” p. 318.

A ce point de vue de l’intérêt ou du bien commun des nations alliées, injustement attaquées par l’Allemagne, “comme il ne paraît pas douteux, écrit le R. P. Chossat, que les conditions de paix que nous assureront quelques mois encore de lutte, seront tout autres que celles dont il nous faudrait nous contenter en ce moment, on doit écarter, une fois pour toutes, l’hypothèse d’une obligation de notre gouvernement d’entrer de suite en pourparlers avec les Empires centraux pour cause d’intérêt national. Il paraît plutôt qu’il est du devoir des gardiens responsables de ces intérêts de profiter des avantages de la situation que nous valent nos alliances.” p. 318.

Vraies pour la France, ces paroles le sont aussi pour toutes les nations de l’Entente.

\* \* \*

Reste à examiner le second aspect de la question: peut-on refuser, ou doit-on accorder nécessairement la paix à l’ennemi qui la demande et qui veut cesser les hostilités; et doit-on sans retard entrer en négociations de paix avec lui?

Les réponses à cette question ont varié au cours des siècles dans un sens pacifique, et voici la solution donnée par Suarez et adoptée par le rédacteur des *Etudes*.

“Si le belligérant injuste choisit pour offrir satisfaction le moment précis où son adversaire a pour ainsi dire la victoire entre les mains, on ne saurait imposer à cet adversaire le devoir de lâcher l’oiseau rare et précieux qu’il tient; ce geste, manifestement impolitique, est moralement impossible à obtenir dans de telles circonstances.

“Mais si les offres de paix sont faites avant que la victoire ne soit virtuellement décidée, le principe de droit naturel: la guerre n’est licite qu’autant qu’elle est inévitable, doit prévaloir... Si donc, conclut le grand juriste, le belligérant qui fait une guerre injuste offre pleine satisfaction, son adversaire est, en droit naturel, tenu de cesser les hostilités, de ne pas verser une goutte de sang ennemi de plus, et de ne pas exposer davantage les siens au danger.” p. 320.

Mais qu’est-ce qu’une pleine satisfaction?

Voici la réponse de Suarez:

“La pleine satisfaction comprend d'abord la restitution de toutes les possessions et biens injustement occupés ou saisis; secondement, le paiement de toutes les dépenses dont l'injuste attaque a été la cause ou l'occasion. Troisièmement, on peut exiger quelque chose comme sanction ou châtement pour l'injuste agression et les méfaits commis, parce que, dans la guerre, la justice vindicative a son rôle à jouer... Enfin, la justice permet d'exiger tout ce qui, pour l'avenir, est nécessaire à la conservation et à la défense de la paix, puisque la fin principale de la guerre est d'assurer la paix pour l'avenir.” p. 321.

Le R. P. Chossat note ici et montre facilement que “Suarez, par pleine satisfaction, entend exactement ce que les Alliés détaillent plus ou moins nettement ou explicitement quand ils développent les quatre mots, dans lesquels ils condensent leurs revendications: “Restitution, réparations, sanctions, garanties.” “Cette citation (de Suarez) pourra rassurer les bonnes âmes qui auraient des doutes sur la moralité de ce que les Allemands et nos “défaitistes” s'accordent à désigner sous le nom odieux de “notre impérialisme.” p. 321. La diversion de l'impérialisme, on le voit, a été essayée aussi en France contre les Alliés.

Voici donc, au point de vue concret, la réponse des *Etudes* à la question posée au commencement de cet article:

“Si les Empires centraux acceptaient les quatre termes de la formule des Alliés, le droit naturel, au jugement de Suarez, nous imposerait l'obligation de ne pas prolonger la guerre, parce qu'elle cesserait d'être une lutte justifiée pour devenir un “massacre inutile”. Mais tant que les Empires centraux n'auront pas adhéré à cette formule, leurs demandes ou offres de paix ne peuvent pas, par elles-mêmes, faire naître pour nous l'obligation de poser les armes. Ce devoir ne peut “issir” pour nos gouvernements que de leurs engagements mutuels ou de leur responsabilité à l'égard de l'intérêt général de leurs nationaux.” p. 321.

\* \* \*

La justice et l'équité, qui doivent faire cesser les hostilités, doivent aussi déterminer les conditions de la paix, doivent aider à établir “le bilan des belligérants au congrès de la paix.”

Voici quelques principes formulés à ce sujet par le R. P. Chossat, toujours d'après Suarez:

“Par une guerre injuste, un belligérant n'acquiert aucun droit: du commencement à la fin, il pèche non seulement contre la charité, mais contre la justice; d'où suit le devoir de réparer tous les dommages...”

“A elle seule, la victoire ne donne donc aucun droit; elle ne fait que fournir au vainqueur le moyen de faire prévaloir ses droits, préexistants à la guerre.” p. 323.

C'est la doctrine du Syllabus: “l'injustice, couronnée de succès, ne crée pas le droit.”

Ceci regarde l'injuste belligérant: l'Allemagne et ses alliés, dans la présente guerre.

Quant au juste belligérant, ses droits reviennent à “la pleine satisfaction”, entendue, comme plus haut, au sens de Suarez.

“Que la guerre soit défensive ou offensive, le juste belligérant vainqueur reprend légitimement tout ce qui lui appartient, tous ses biens... p. 324.

“Il a le droit de se payer sur les biens de l'ennemi de ses frais et de tous les dommages que l'ennemi lui a causés...id.

“Il peut punir son injuste ennemi, par exemple par des levées de contributions dépassant (mais sans obéir à la haine) ce qui est strictement dû à titre de réparations.” id.

Il peut ainsi condamner l'injuste adversaire à payer une amende punitive, qui devient une peine médicinale et exemplaire. Ce sont là des sanctions utiles et parfois nécessaires.

“Le vainqueur dans une guerre juste a le droit de prendre des garanties pour l'avenir... il a le droit d'exiger tout ce qui, de bonne foi, est nécessaire pour maintenir les ennemis vaincus dans le devoir et se préserver de tout danger de leur part. J'ai souligné l'expression de bonne foi. Car on ne doit jamais excéder les limites de la justice et de l'équité, même à l'égard d'un ennemi injuste et vaincu.” p. 326.

Victoria, a qui le P. Chossat emprunte les quatre points de doctrine qui précède, “reconnaît expressément au vainqueur dans une juste guerre des droits plus étendus que ceux qui ont été jusqu'ici mentionnés. Le vainqueur pourrait déposer le souverain du peuple ennemi; changer la forme de gouvernement de ce peuple; s'annexer ce peuple ou, comme il parle, se l'assujettir. User trop facilement de ces derniers droits serait barbare et inhumain, dit le docteur espagnol, mais il ajoute qu'il y a des cas où la grandeur et l'atrocité des méfaits de l'ennemi permettent d'aller jusqu'à ces extrémités, surtout si la paix et la sécurité des Etats voisins et du monde ne pouvaient pas être assurées sans recourir à ces énergiques moyens.” p. 327.

\* \* \*

Après avoir ainsi établi les droits du juste belligérant, en vue d'une paix juste et durable, l'écrivain des *Etudes* affirme incidemment: “Les prétentions des gouvernements alliés, telles qu'elles sont publiquement manifestées, ne me paraissent pas déborder les limites des honnêtes revendications.” p. 328. Et il demande aux gouvernements de l'Entente de ne pas fléchir, “spécialement sur le chapitre des garanties. Que tous, Alliés et Centraux, se persuadent de la profonde vérité du mot de saint Augustin: “On ne perd rien à être vaincu, quand on y perd la faculté de nuire.”



## LA SEMAINE LITURGIQUE

*Dimanche, 4 août.*—Ille dimanche après la Pentecôte et mémoire de saint Dominique.

Quelle mine de piété et aussi de sagesse que ces prières de notre liturgie! Remarquons aujourd'hui, dans l'introït de la messe, emprunté au psaume 67 *Exurgat Deus: Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dispersés*, les conditions mises par Dieu à l'exercice de sa bonté et de sa puissance envers son peuple. Dieu habite avec ses peuples, dans son sanctuaire, et c'est lui qui leur donne l'unité de pensée et de sentiments, dont son Eglise est la gardienne, c'est lui qui leur donne la force et le courage, qui en résultent pour une bonne part.

*"Dieu est dans son lieu saint: Dieu qui fait habiter dans sa maison des hommes d'une seule âme; c'est lui qui donnera la vertu et la force à son peuple. Que Dieu se lève donc et que ses ennemis soient dispersés; et que ceux qui le haïssent fuient de devant sa face."*

Dans ces paroles qu'elle adresse à Dieu, qui les lui a inspirés, l'Eglise révèle le secret de sa force, de ses victoires, en même temps qu'elle la demande à Dieu, qui habite avec elle dans son sanctuaire. C'est l'union des âmes: l'union des esprits et des intelligences dans la foi et dans la doctrine catholique; l'union des volontés dans l'obéissance à l'autorité, spirituelle et temporelle, qui gouverne; l'union des cœurs dans la charité.

La collecte de cette messe est non moins admirable dans sa confiance et sa délicatesse. Et comme elle est belle dans sa langue latine, si simple à la fois et si concise dans sa plénitude.

*"Omnipotens sempiterna Deus, qui abundantia pietatis tuæ et merita supplicum excedis et vota: effunde super nos misericordiam tuam; ut dimittas quæ conscientia metuit et adjicias quod oratio non præsumit: Dieu tout puissant et éternel, qui dépassez par l'abondance de votre bonté les mérites et les vœux de ceux qui vous invoquent, répandez sur nous votre miséricorde; pardonnez les fautes qui inquiètent la conscience, accordez en plus ce que la prière n'ose pas même demander. Par Jésus-Christ notre Seigneur."*

Toute la messe de ce jour respire ainsi la confiance humble et sereine dans la miséricorde et la toute puissance de Dieu. En nous suggérant comment il faut prier, l'Eglise nous enseigne, une fois de plus, comment il faut penser.

Pour rappeler dignement la mémoire du grand patriarche saint Dominique, fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs, donnons la traduction de l'oraison par laquelle ses fils et tous les fidèles l'invoquent de-

puis bientôt sept siècles: *"O Dieu qui avez daigné éclairer votre Eglise par les mérites et la doctrine du Bienheureux Dominique, votre confesseur (et notre Père), accordez-nous par son intercession, qu'elle ne manque jamais de secours temporels et qu'elle fasse toujours des progrès dans les voies spirituelles."*

Ajoutons ici, pour mieux mettre en lumière le caractère de l'œuvre, de la famille de saint Dominique, la famille de saint Thomas et de tout d'illustres théologiens jusqu'à nos jours, cette forte page de Dom Guéranger, qui termine un rapprochement entre saint Dominique et saint François d'Assise :

*"Si les deux princes de la lutte mémorable qui enraya un temps le progrès de l'ennemi se rencontrèrent dans l'accueil fait par eux à la sainte pauvreté, celle-ci pourtant resta plus spécialement la souveraine aimée du patriarche d'Assise. Dominique, qui comme lui n'avait en vue que l'honneur de Dieu et le salut des âmes, reçut à cette fin en partage plus direct la science; partage excellent, plus fertile que celui de la fille de Caleb: moins de cinquante ans après que Dominique en eut transmis l'héritage à sa descendance, l'irrigation sagement combinée des eaux inférieures et supérieures de la raison et de la foi y amenait à plein développement l'arbre de la science théologique, aux racines puissantes, aux rameaux plus élevés que tout nuage montant de la terre, où les oiseaux de toutes les tribus qui sont sous le ciel aiment à venir se poser sans crainte et fixer le soleil."*

*"Ce fut bien "sur la lumière," dit Dieu à sainte Catherine de Sienne, "que le père des Prêcheurs établit son principe, en en faisant son objet propre et son arme de combat; il prit pour lui l'office du Verbe mon Fils, semant ma parole, dissipant les ténèbres, éclairant la terre; Marie, par qui je le présentai au monde, en fit l'extirpateur des hérésies." Ainsi nous l'avons vu, disait de son côté un demi-siècle plus tôt le poète florentin: l'Ordre appelé à devenir le principal appui du Pontife suprême dans la poursuite des doctrines subversives devait, s'il se peut, justifier l'expression mieux encore que son patriarche: le premier des tribunaux de la sainte Eglise, la sainte Inquisition romaine universelle, le Saint-Office, investi en toute vérité de l'office du Verbe au glaive à deux tranchants pour convertir ou châtier, n'eut pas d'instrument plus fidèle et plus sûr."*

*"Pas plus que la vierge de Sienne, l'illustre auteur de la Divine Comédie n'eût soupçonné qu'un temps dût venir, où le premier titre de la famille dominicaine à l'amour reconnaissant des peuples serait discuté en certaine école apologétique, et là écarté comme une insulte ou dissimulé comme une gêne. Le siècle présent met sa gloire dans un libéralisme qui a fait ses preuves en multipliant les ruines et, philosophiquement, ne repose que sur l'étrange confusion de la licence avec la liberté; il ne fallait rien moins que cet affaïssissement intellectuel de nos tristes temps, pour*

ne plus comprendre que, dans une société où la foi est la base des institutions comme elle est le principe du salut de tous, nul crime n'égale celui d'ébranler le fondement sur lequel repose ainsi avec l'intérêt social le bien le plus précieux des particuliers. Ni l'idéal de la justice, ni davantage celui de la liberté, ne consiste à laisser à la merci du mal ou du mauvais le faible qui ne peut se garder lui-même: la chevalerie fit de cette vérité son axiome, et ce fut sa gloire; les frères de Pierre Martyr, dévouèrent leur vie à protéger contre les surprises du *fort armé* et la contagion qui se glisse dans la nuit la sécurité des enfants de Dieu: ce fut l'honneur "de la troupe sainte que Dominique conduit par un chemin où l'on profite, si l'on se s'égare pas."

Les diocèses de France fêtent aussi en ce jour la mémoire d'un très grand saint, le saint curé d'Ars, le Bienheureux Jean-Marie Vianney, une des plus grandes et des plus instructives merveilles que Dieu ait données à son Eglise et à la France, au siècle dernier.

Pour montrer la vanité du rationalisme orgueilleux, de la science pleine de hautaine suffisance, de la sensualité débordante et triomphante, Dieu donna au monde un saint qui multiplia les miracles comme tout naturellement, un saint qui lut dans les âmes et qui prophétisa. Ce saint n'a presque pas pu étudier, il a failli se voir refuser l'entrée du séminaire comme insuffisamment instruit. Nul prêtre cependant ne vit accourir à lui, au siècle dernier, plus de pécheurs—plus de 80,000 pèlerins visitèrent Ars en une seule année:— nul prêtre ne fut plus redoutable aux démons, qui le harcelèrent et le persécutèrent très sensiblement. Et ce prêtre fut d'une mortification d'anachorète, ne mangeant presque rien, portant un dur cilice, se flagellant jusqu'au sang: dormant à peine deux ou trois heures par nuit.

Ce saint, envers lequel Pie X avait une si grande dévotion et qu'il béatifica avec tant de bonheur, mourut le 4 août 1859; il n'y a que cinquante-neuf ans. Il fut déclaré Vénérable le 3 octobre 1872, moins de quinze ans après sa mort, et béatifié le 8 janvier 1905.

Lundi, 5 août,—Notre-Dame des Neiges ou Dédicace de Sainte-Marie aux Neiges. Le miracle que rappelle cette fête et auquel se rattache l'origine de la basilique romaine de Sainte-Marie-Majeure, remonte au milieu du quatrième siècle, à l'an 363. Il eut lieu sous le pontificat du Pape saint Libère, qui gouverna l'Eglise de 352 à 366. On sait que la Sainte-Vierge, répondant aux prières du patrice Jean et de son épouse, qui lui demandaient de quelle manière elle agréerait le don de toute leur fortune considérable, révéla dans un songe à chacun d'eux séparément, ainsi qu'au Pape saint Libère, qu'elle désirait qu'ils lui élevassent une église sur le mont Esquilin, au lieu qu'ils trouveraient couvert de neige le lendemain matin.

Ce triple songe révélateur eut lieu dans la nuit du 4 au 5 août, et le lendemain le Pape, le patrice romain Jean et son épouse, accompagnés du clergé et du peuple, se rendirent sur l'Esquilin et en trouvèrent une partie couverte de neige, à cette saison des plus grandes chaleurs de Rome.

L'église demandée fut construite sans délais et le Pape en fit la dédicace et la consécration sous le vocable de Sainte-Marie-aux-Neiges. Appelée aussi Basilique Libérienne, l'église de la Sainte Vierge fut nommée Sainte-Marie-à-la-Crèche, lorsque l'on y porta les reliques de la Crèche du Sauveur au VIIe siècle, et Sainte-Marie-Majeure, pour signifier par ce nom le plus en usage depuis longtemps, qu'elle est la plus belle et la plus grande des églises de la Vierge, à Rome.

Mardi, 6 août,—Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Rien ne vaut ici le simple récit de l'Evangile de saint Mathieu.

*"Jésus prit Pierre, Jacques et Jean, son frère, et les conduisit à l'écart sur une haute montagne. Et il fut transfiguré devant eux. Sa face resplendit comme le soleil et ses vêtements devinrent blancs comme la neige. Et voilà que leur apparurent Moïse et Elie parlant avec lui.*

*"Or Pierre, prenant la parole, dit à Jésus: Seigneur, il est bon pour nous d'être ici. Si vous le voulez, faisons ici trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. Tandis qu'il parlait encore, voici qu'une nuée lumineuse les couvrit, et de la nuée sortit une voix, disant: Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui je me suis complu; écoutez-le. Et les disciples, l'entendant, tombèrent sur la face et s'effrayèrent beaucoup.*

*"Et Jésus, s'approcha, et il les toucha et leur dit: Levez-vous et ne craignez point. Or levant les yeux, ils ne virent personne, si ce n'est Jésus seul.*

*"Et lorsqu'il descendaient de la montagne, Jésus leur donna un ordre disant: Ne dites à personne cette vision, jusqu'à ce que le Fils de l'homme ressuscite d'entre les morts."*

Et l'Eglise fait aussi mémoire en ce jour glorieux du saint Martyr Sixte II, pape, décapité l'an 258, trois jours avant son diacre saint Laurent, à qui il annonça le martyre, en lui donnant l'ordre de distribuer aux pauvres les biens de l'Eglise qui lui restaient. Avec lui furent martyrisés saint Félicissime et saint Agapit, diacres, les saints sous-diacres Janvier, Magne, Vincent et Etienne. Saint Sixte, arrêté dans la catacombe de Prétextat, comme il y prêchait, fut condamné par le préfet du prétoire, à y être ramené pour être décapité sur le lieu même où il avait été surpris exerçant son ministère. Ramené dans la crypte qui lui servait de cathédrale, "il s'assied, dit Paul Allard, pour la dernière fois dans sa chaire et présente la tête au bourreau; plus grand que cet empereur qui voulut mourir debout, il reçut le coup mortel en évé-

que, présidant, du siège des pontifes, l'Eglise persécuté, entouré de ses diacres, qui furent exécutés après lui."

*Mercredi, 7 août,*—saint Gaétan, fondateur de l'ordre des Théatins, mort à Naples, l'an 1547. Modèle de piété et de pureté dès son enfance, saint Gaétan renonça aux biens terrestres et aux honneurs ecclésiastiques, pour mieux servir les âmes et l'Eglise. Son zèle pour la pureté de la foi et de la discipline ecclésiastique, pour le culte de la sainte Eucharistie, n'était surpassé que par son esprit de prière et ses terribles mortifications.

Saint Donat et son compagnon, saint Hilarinus, dont on fait mémoire en ce jour, furent mis à mort à Arezzo, en Etrurie, pendant la persécution de Julien l'Apostat. Saint Donat était évêque d'Arezzo, lorsqu'il subit le martyre.

*Jeudi, 8 août,*—les saints Martyrs Cyriaque, diacre, Large et Smaragde et vingt autres, mis à mort à Rome, vers l'an 304, sous le règne de Maximien. Découverts comme chrétiens par les charités qu'ils exerçaient envers les fidèles employés dans la construction des thèmes de Dioclétien, ils furent eux-mêmes condamnés à y servir les maçons. Mais profitant de ce travail pour continuer leur ministère d'enseignement et de charité, ils furent condamnés à mort et décapités.

*Vendredi, 9 août,*—vigile de saint Laurent et mémoire de saint Romain, soldat, converti par saint Laurent et décapité l'an 258. La solennité de la fête de Saint Laurent, le grand diacre de l'Eglise romaine, est ainsi précédée d'une vigile et suivie d'une octave, pour mieux témoigner de l'honneur qu'elle mérite et de la confiance qu'elle doit inspirer. "Laurent, dit le pape saint Léon, est la gloire de Rome, au même titre qu'Etienne est celle de Jérusalem". On comprend qu'à l'un et à l'autre de ces deux lévites l'Eglise a consacré non seulement une fête, mais toute une octave de pieux et reconnaissantes hommages.

*Samedi, 10 août,*—Saint Laurent, diacre de saint Sixte II, martyrisé l'an 258. Le bel office liturgique de saint Laurent que l'on trouve au Sacramentaire de saint Grégoire, et qui est antérieur à ce pape nous fournit beaucoup de détails précieux sur le martyre de saint Laurent. On en trouve aussi dans Prudence et dans saint Ambroise.

Rappelons les touchantes paroles de saint Laurent et de saint Sixte lorsque l'archidiacre Laurent rencontre son Pape se rendant au martyre : "Où allez-vous donc, mon père, sans votre fils? Saint pontife, où allez-vous sans votre diacre? Jamais vous n'offriez le sacrifice sans ministre. Qu'y a-t-il donc en moi qui ait déplu à votre paternité? Votre êtes-vous aperçu que j'aie dégénéré? Eprouvez-moi, et vous verrez si vous

avez confié à un ministre infidèle la dispensation du sang du Christ. Ne m'abandonnez pas, car j'ai distribué les trésors que vous m'avez remis."

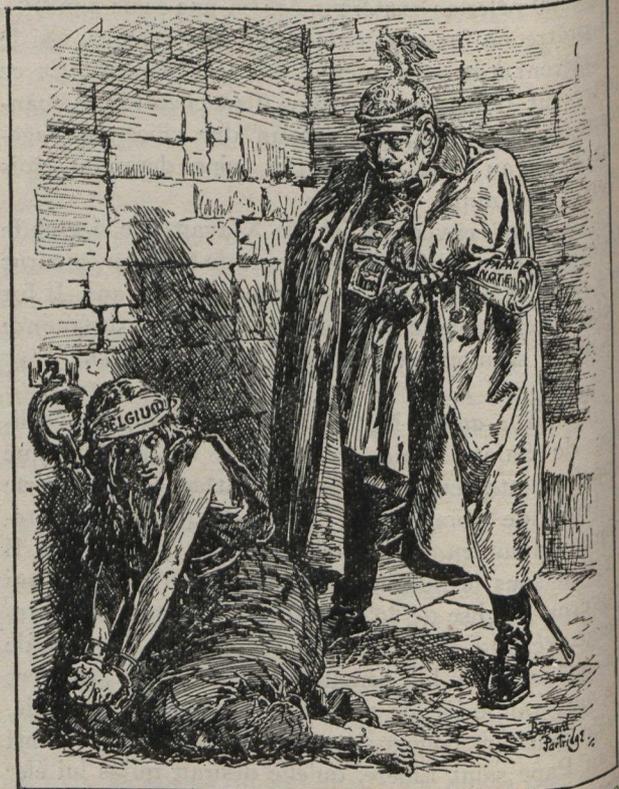
—"Non mon fils, je ne t'abandonne pas, lui répond saint Sixte; mais de plus grands combats pour la foi du Christ te sont dus. Vieillard, un léger combat aura raison de moi; mais à toi, jeune homme, il est réservé de remporter sur le tyran un plus glorieux triomphe. Lévite, dans trois jours tu suivras ton prêtre. En attendant, si tu as encore quelque argent, distribue-le aux pauvres."

Le lendemain, l'archidiacre est sommé de livrer les trésors au fisc impérial et il demande trois jours pour les réunir. Après trois jours, il comparait avec un nombre de pauvres et d'infirmes : "Auguste prince, dit-il à l'empereur, voici les richesses de l'Eglise; nous n'en connaissons point d'autres."

Sommé d'adorer les dieux romains, il est, sur son refus, battu de verges, de fouets plombés, déchiré sur le chevalet, puis brûlé à petit feu sur un gril. "En lui faisant subir le lent supplice du feu, dit Paul Allard, le persécuteur cherchait à lui arracher avant la mort la révélation des richesses de l'Eglise: c'était en même temps la peine capitale et la torture". On sait la parole terrible qu'il adressa alors au juge: "Voilà un côté cuit à point, retourne-moi sur l'autre et mange!" Puis levant les yeux au ciel: "Seigneur, dit-il, je vous rends grâces de ce que j'ai mérité d'entrer dans votre demeure". Et il expira.

L'ABBÉ J.-A. D'AMOURS.

#### LE PÉRIL.... BELGE



Guillaume II, à sa victime : " Si je t'accorde mon impérial pardon, promets-tu de ne plus me menacer"?—Punch

# Québec et la guerre

Analyse d'une étude sur la mentalité de la province de Québec, publiée dans le "Toronto Star", par M. Henry Sommerville

LE *Toronto Star* a publié, à la fin de mai et au commencement de juin, une série de lettres remarquables sur le nationalisme canadien-français et la guerre, adressées de Québec par M. Henry Sommerville, publiciste catholique anglais distingué, ancien élève d'Oxford, professeur de sciences sociales à l'université catholique d'Antigonish, rédacteur au *Catholic Register* et au *Catholic Record*.

M. Sommerville a pris la peine de venir faire un assez long séjour à Québec pour se mettre en mesure de parler de choses vues, et non pas seulement de choses entendues. Il nous dit, dans ses lettres au *Star*, avoir causé avec un bon nombre de Québécois, et même de Québécoises, afin de se rendre exactement compte aussi bien de la mentalité que de l'opinion de notre peuple touchant le nationalisme et la guerre

Sympathique à notre population et à toutes ses légitimes aspirations, sans préjugé contre les chefs du mouvement nationaliste, comme le sont généralement les Anglais d'Angleterre (M. Sommerville est natif de Leeds), l'auteur de ces lettres fait preuve, dans toute son intéressante correspondance, d'une belle liberté d'esprit et d'un sens d'observation peu ordinaire.

De plus, et ceci est important à noter, M. Sommerville sait très bien le français ; il lit habituellement les journaux canadiens-français ; il a même lu *Où allons-nous?* de Patriote et *Halte-là!* de Jean Vindex. C'est dire qu'aucune de nos controverses sur la guerre ne lui est inconnue. Voilà donc un journaliste anglais qui connaît ce dont il parle, quand il traite des choses et des hommes de chez nous.

M. Sommerville, en arrivant à Québec, a trouvé notre jeunesse universitaire s'enrôlant courageusement, même avant d'être appelée; et il note avec sympathie ce mouvement généreux de la jeunesse étudiante. Après avoir dit que cet enrôlement spontané marque l'éclosion d'un nouvel esprit dans la province de Québec, aux yeux des gens d'Ontario, il avoue que, pour lui, c'est plutôt une nouvelle manifestation du vieil esprit traditionaliste de notre province, soumise à la loi par principe, grâce à son esprit de foi catholique. "C'est la loi", voilà, dit M. Sommerville, ce que l'on entend dire un peu partout à Québec.

Mais il avertit les Ontariens de ne pas voir là un enthousiasme chaleureux pour la participation à la guerre. La preuve, écrit-il, c'est que, aussi longtemps que la loi de conscription a laissé la porte ouverte aux exemptions, les jeunes de la province de Québec ont surtout regardé cette loi comme une invite à l'exemp-

tion du service militaire. Et M. Sommerville a le soin d'ajouter que cet état d'esprit s'est manifesté également dans d'autres provinces, et même en Ontario. Maintenant que les exemptions sont supprimées, les Québécois disent: "C'est la loi: il faut marcher."

Et M. Sommerville ajoute que l'autorité ecclésiastique voit d'un bon œil ce mouvement d'enrôlement se faire par esprit d'obéissance à la loi, parce que l'Eglise a toujours prêché le respect de l'autorité. A l'appui de ces affirmations, M. Sommerville cite avec plaisir les paroles d'encouragement de S. E. le cardinal Bégin aux conscrits, prononcées lors de l'inauguration du *Chez nous du soldat*, à Valcartier.

\* \* \*

Il serait difficile de dire que M. Sommerville s'abuse en analysant ainsi l'esprit qui anime notre population touchant la conscription. Tout au plus, aurait-il pu ajouter, pour compléter cette analyse, qu'un certain nombre d'extrémistes, poussant logiquement jusqu'au bout les conclusions nationalistes, ne seraient pas éloignés de résister à la loi, quelques-uns passivement, d'autres, très peu nombreux, activement. Mais M. Sommerville s'occupe surtout d'enregistrer l'opinion générale.

Puis, tout de suite, l'auteur des lettres au *Toronto Star* entre dans le vif de son sujet, et se demande quelle est la cause de cette espèce d'indifférence des Canadiens-Français pour la guerre actuelle. Il la trouve dans le nationalisme. D'après lui, il y a deux espèces de nationalismes, chez nous : le nationalisme de tempérament et le nationalisme doctrinaire.

Le nationalisme de tempérament, écrit-il, est un sentiment de détachement des affaires de l'Angleterre, une répugnance instinctive à identifier la politique anglaise avec la politique canadienne, une véritable horreur de l'impérialisme britannique et de tout ce qui s'y rapporte. Et M. Sommerville affirme que cette espèce de nationalisme est presque universelle chez les Canadiens-Français. Peut-être, ici, exagère-t-il un peu. Dans tous les cas, il prend soin de déclarer que ce nationalisme n'a rien de déloyal à l'égard de l'Angleterre. Le danger, dit-il, vient plutôt du nationalisme doctrinaire, dont Bourassa est le chef.

"Qu'est-ce que le nationalisme, selon Bourassa?" se demande-t-il. Et il répond : "Pour de très bonnes raisons, Bourassa n'est pas soucieux de suivre l'excellente méthode française qui consiste à définir exacte-

ment la question principale. Il est venu très près d'une définition, dans ses conférences sur "Hier, aujourd'hui et demain", lorsqu'il a dit à peu près textuellement : "Le Canada n'a pas d'intérêt dans cette guerre, ni le devoir d'y aider l'Angleterre." Un adversaire théologique de Henri a critiqué fortement ces paroles, et leur a donné un air si insensé que le directeur du "Devoir" a pris bien soin, depuis, de ne plus retomber dans une aussi dangereuse précision.

"La tactique de Bourassa, considérée séparément de sa thèse principale, consiste à jeter le discrédit sur l'Angleterre par tous les moyens que l'ingéniosité peut inventer. Aux catholiques canadiens-français, il dira : "N'allons pas donner notre sang et notre argent pour pousser l'Anglo-Saxon et l'impérialisme protestant". Toutes les difficultés qui naissent dans chacun des Dominions britanniques les plus éloignés, sont tournées contre l'Angleterre. Les Sinn Féiners d'Irlande, les Républicains de l'Afrique du Sud, les "Nationalistes" de l'Inde et de l'Australie, tout cela fournit à Bourassa des munitions qui l'aident à nourrir son feu contre l'Impérialisme anglais."

Cette analyse de la tactique du chef de l'école nationaliste nous paraît assez juste pour que nous nous dispensions de la critiquer. M. Sommerville, que ne semble aveugler aucun préjugé, a évidemment vu clair dans la campagne plus passionnée qu'intelligente de M. Bourassa; et il ne lui envoie pas dire.

\* \* \*

Bourassa, écrit plus loin M. Sommerville, "veut l'indépendance du Canada" Et il cite des paroles fort claires de Hier aujourd'hui et Demain, à l'appui de son affirmation. Il aurait pu citer aussi les déclarations, encore plus claires, que M. Bourassa a faites dans sa lettre à M. Hodent, où il affirme, sans broncher, que le Canada est indépendant "de droit".

M. Sommerville note avec peine les mots acerbes que le chef nationaliste et ses adeptes emploient dans la discussion avec ceux qui ne pensent pas comme eux. "La discussion est menée avec une grande acerbité, écrit-il. Aucune épithète n'est trop violente, quand il s'agit de l'appliquer à un adversaire, cet adversaire fut-il un prêtre... "Un livre empoisonné, un produit vénéneux, écrit-on en parlant de l'ouvrage antinationaliste "Où allons-nous?"

M. Sommerville relève aussi certaines expressions insultantes de la brochure de Jean Vindex, infâme, aveuglé par la passion, calomniateur, falsificateur par habitude, perfide. Puis, dans une phrase ironique qui termine la lettre dont nous parlons, M. Sommerville écrit que "M. Bourassa réclame tout spécialement pour son parti la mission de défendre le catholicisme", alors, ajoute-t-il, "que l'essence du nationalisme de Bourassa, ... c'est la lutte des races".

Ces critiques de M. Sommerville à l'adresse de M. Bourassa, de son système et de sa méthode, ne

proviennent certainement pas d'un parti pris, chez l'auteur des lettres au *Toronto Star*, puisqu'il fait à M. Bourassa l'honneur de lui dire que "pas un journal anglais du Canada n'approche du niveau littéraire du "Devoir".

Il faut plutôt voir, dans ces critiques, l'effet que produisent nécessairement, sur un esprit bien équilibré et impartial, les sophismes et les emportements d'un publiciste violent, qui fait pratiquement de la haine de race le fondement d'une doctrine sociale et politique.

\* \* \*

Au cours de son intéressante série, M. Sommerville, après avoir fait allusion aux lettres épiscopales que M. Bourassa a reçues au sujet de sa brochure *Le Pape arbitre de la paix*, fait aux lecteurs du *Toronto Star* une déclaration, dont nous laissons à l'auteur toute la responsabilité et qui sera pour plusieurs une révélation : "Lorsque Bourassa, écrit M. Sommerville, eut reçu sa guirlande de roses de quelques évêques canadiens-français, il ne se tint pas pour satisfait; mais il voulut avoir une recommandation du Souverain Pontife lui-même. Il adressa donc au Saint-Père un exemplaire de sa brochure "Le Pape arbitre de la paix". Une simple lettre de remerciements polie, venant de Rome, eût été reçue dans Québec par Bourassa comme une couronne de conquérant. Mais Rome ne répondit pas; et, à Rome, le silence est le contraire d'une approbation. Bourassa ne devrait pas en être désappointé; il pourrait plutôt se féliciter de ne pas avoir été plus mal traité. Un prêtre italien a été suspendu par le Pape pour avoir répandu, parmi les soldats italiens, la même fausse interprétation de l'attitude pontificale que Bourassa répand parmi les civils du Canada, et qui consiste à dire que le Pape étant neutre dans la guerre actuelle, tous les catholiques doivent aussi être neutres."

M. Sommerville termine sa série de lettres au *Toronto Star* en donnant aux Ontariens l'excellent conseil de combattre la propagande d'idées fausses et dangereuses, que fait M. Bourassa, par une propagande aussi active des vrais principes du canadianisme, lequel n'est ni impérialiste ni nationaliste, mais traditionnaliste.

P. LEDROIT.

---

#### PRINTEMPS D'YVER

Si nous voulons naviger,  
L'amour se met en poupe;  
Si nous voulons voyager,  
L'amour se sied en croupe;  
Si nous voulons sommeiller,  
L'amour gist sous l'oreiller.

Jacques Yver



# Jeanne et Lucie



## I

Deux jeunes filles se promenaient sur les boulevards, l'une qui s'appelait Lucie, disait à Jeanne son amie :

—Ma chère, voici le moment où nous allons, comme on dit, échanger notre couronne d'innocence contre une foule de cachemires et de dentelles. Sans mentir, c'est plus amusant que de lire le *Journal des Demoiselles* et de baisser constamment les yeux.

—Amusant... dit Jeanne.

—Tu es incroyable, toi, dit Lucie; tu portes mal le bonheur. Tu te maries jeune, richement, et tu es d'un lugubre !... Moi, je prends un maître plus gaîment que cela, un maître... Tu entends, ma chère...

M. de Lucay sera mon maître, je l'espère bien, comme je suis la maîtresse de Fœdora, pour faire tous ses caprices, la porter sur mon bras et la nourrir de bonbons.

—Oui, mais tu mets Fœdora à la porte quand elle jappe, et à l'hôpital quand elle est malade, dit Jeanne; réfléchis à cela.

—Je dirai à M. Marjalet de ne mettre dans ta corbeille que des mouchoirs, pour essuyer tes larmes.

—Je ne pleure pas, dit Jeanne, mais je réfléchis un peu et je trouve moins léger et moins plaisant que tu ne le trouves la promesse que nous allons faire d'obéir.

—Ah ! obéir ! dit Lucie, tu vas obéir, toi, tiens, tu n'as pas la moindre dignité. Vois-tu, obéir, c'est le mot d'une servante cela. Ma chère, tu vas te perdre, et sous peu ton mari te méprisera. Il ne faut pas croire que la soumission soit bonne à quelque chose; les hommes ont besoin d'être menés, ma bonne, témoin les *biches* qui ont plus d'empire que nous; c'est une leçon cela !

—Moi, dit Jeanne, je prends le mot obéir dans un sens très étendu.

—Bien, il ne manquait plus que cela !

—Ecoute-moi, au moins; je crois qu'obéir veut dire tout simplement *unir*, c'est obéir à son mari que d'entrer dans sa vie, que de partager ses idées, ses espérances, que de le suivre dans le courant où l'entraînent ses pensées et ses actions. J'espère bien, en épousant M. Marjalet, sortir du cercle de demoiselles où j'ai vécu jusqu'ici, et je n'ai nul désir de l'y faire descendre.

—Descendre ? Tu es très-aimable ! mais enfin tu ne peux pas rompre avec toutes tes connaissances en épousant M. Marjalet. Il ne remplacera pas pour toi le monde entier. Vas-tu te mettre, avec lui, le nez sur ses bouquins ? écouteras-tu la lecture des articles

qu'il écrit?... et te lanceras-tu avec lui dans des idées générales touchant l'avenir du monde ?

—Mais...

—Déjà tu me parais vénérable. Tu vas penser à réformer les mœurs, ma chère, et lorsqu'on ira te voir, on te trouvera le front penché sous le poids de tes pensées !... et tu liras des livres sérieux !

—Je ne vois pas pourquoi tu dis tout cela sur le ton de la moquerie. En effet, je vais penser à réformer le monde; pourquoi pas ? Si j'ai des enfants, ne m'appartiendra-t-il pas de les élever d'une certaine manière ? Et crois-tu que je sois bien tentée d'en faire des hommes comme tous ceux que nous voyons, ou des femmes comme...

—Allons, va : comme moi, ne te gêne pas, je t'en prie !

—Eh bien, oui, comme toi...

—Passons, je te dirai seulement que ton projet n'est pas seulement ridicule, il est impossible; tu vas voir: tu fais des visites de noce, n'est-ce pas ? Premièrement, chez toutes tes amies et toutes tes connaissances, tu as des invitations que tu ne peux pas ne pas accepter; tu emmènes avec toi ton mari; le voilà lancé dans ton monde, et forcément il néglige le sien; tu rendras les politesses que tu auras reçues, et voilà ton monde chez toi; pendant ce temps-là les connaissances de ton mari se fâchent parce que tu n'y es pas allée, et voilà ton mari en froid avec elles. En continuant ce jeu-là quelques temps, tu emmènes ton mari dans ton cercle, ma chère, et lui fais quitter un peu ses gros livres; il sera bien forcé quand il sera avec nous, de causer avec nous, peut-être ?

—Causer de quoi ?

—Pas de ses gros livres.

—De la *Gazette rose* ?

—Pourquoi pas?... Ton M. Marjalet, quand il est avec une femme, se comporte, permets-moi de te le dire, comme s'il était avec des hommes d'Etat. Quand on est avec une jolie femme, ma chère, ce n'est pas pour lui parler de la question d'Orient.

—Que doit-on dire à une jolie femme, dis-moi ?

—Qu'elle est jolie.

—Et après ?

—Qu'elle est aimable.

—Et après, en supposant que cela soit vrai.

—On doit lui parler de bals, de concerts...

—Tu crois donc que les hommes sont idiots, dis-moi ! Après qu'ils t'auront dit que tu es jolie, que tu es aimable, et qu'ils t'auront parlé de bals et de concerts, ils te tourneront les talons, et tu resteras en société de ta femme de chambre. Ton mari s'éloignera, parce qu'il aura besoin de causer et de dire quel-

que chose. Je ne compte pas suivre tes conseils, ma chère amie. Quand je serai mariée, je consulterai mon mari, je saurai quelles sont ses pensées, ses espérances, ses peines, et j'y entrerai. Je me ferai aimable pour ceux qu'il préfère, je tâcherai d'attirer à lui les gens intelligents. Je tâcherai de comprendre, pour ne pas subir cet affront de faire cesser les conversations quand j'entrerai; je ne veux pas qu'on me demande pardon de parler devant moi de choses sérieuses. Suis-je donc incapable de penser à quelque chose? Ne vais-je pas avoir une influence immense: je peux amoindrir mon mari si je l'entraîne avec moi; je puis gagner une place dans la vie, si je le suis, c'est-à-dire si je lui obéis. Je ne veux pas être étrangère à la plus profonde et plus intime partie de lui-même, autrement où serait notre union? Je ne veux pas être seulement la ménagère de M. Marjalet, moi, ni son joujou. Je veux être sa femme. J'ai cette ambition; autrement je ne me marierais pas. Je veux lui obéir, c'est-à-dire le suivre et m'unir à lui dans ses intentions et dans ses actes. Toutes les fois que, par étourderie ou par faiblesse, j'agis autrement, je me croirais infidèle; il n'y a pas qu'une manière d'être adultère. Je crois la promesse que nous allons faire à Dieu très sérieuse, et tous les ans, à l'anniversaire de mon mariage, je demanderai à mon mari de me pardonner les fautes que je pourrais avoir commises contre la fidélité que je lui dois.

—Ah ! ma chère, tu parles comme un livre, et Salomon lui-même... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, iras-tu au cercle avec ton mari?

—Non, mais il aura un cercle chez lui.

—Moi, ma chère, je te déclare que mon mari n'aura pas de cercle chez lui et qu'il viendra partout où il me plaira de le mener; on verra à cela mon influence, et toi, à quoi reconnaîtra-t-on la tienne, à la soumission que tu auras pour ton seigneur et maître? c'est dommage que tu ne sois pas née au moyen-âge! Tiens M. de Lucay a négligé hier de me reconduire jusqu'à ma voiture, eh bien! je lui réserve de ne pas le recevoir ce soir, il sera désappointé et demain je lui ferai dire que le mariage me fait un peu peur; là-dessus tu le verras courir chez mes oncles, chez mes tantes, cousins, cousines, amis et connaissances; il priera, il suppliera. Je me laisserai toucher par tant de repentir. J'y gagnerai un cachemire de plus. Ce premier caprice sera pour lui l'épée de Damoclès jusqu'à ce que je sois mariée, et une fois mariée, à la moindre chose, je parle de retourner chez ma mère. C'est comme cela ma chère, que l'on mène les hommes.

—Qu'on les mène à quoi ? dit Jeanne.

—Dame ! qu'on les mène, reprit Lucie.

—Je vais te dire, reprit Jeanne, en menant ton mari de la sorte où tu iras, toi. Tu iras au malheur, à la déconsidération, à l'avilissement, à la honte. Ton mari te détestera, soit qu'il te suive, soit qu'il t'abandonne; tes enfants te mépriseront ou deviendront des scélérats ou des idiots,

—Parle moins haut, ma chère, M. de Lucay et M. Marjalet derrière nous.

—Tu te condamnes. Je ne crains pas que M. Marjalet m'ait entendue, et si M. de Lucay t'a entendue, tu es perdue. Pense bien à cela qu'il faut que M. de Lucay et toi ne fassiez qu'un. Toutes les fois que tu penses à toi, indépendamment de lui, le cœur ne battra plus entre vous. Quand l'amour-propre intervient tout est désorganisé. Quand l'amour-propre fait chercher la domination, on rencontre l'esclavage; quand il fait chercher la gloire, on rencontre l'humiliation; quand il fait chercher la liberté, on tombe sous le joug le plus humiliant et le plus odieux. Il viendra des gens qui te diront que le soin de ta dignité exige que tu agisses de telle ou telle manière; entre ton mari et toi il n'y a pas de question de dignité, il n'y a qu'une question de bonheur et d'union, et tout conseil qui ne te viendra pas de lui sera fatal non pas à lui, mais à toi, et à lui par toi. Toutes les fois que par des conseils étrangers tu agiras contre lui, tu agiras contre toi, car lui c'est toi, beaucoup plus que tu n'es toi-même. Ceux qui ne craignent pas d'intervenir entre un mari et une femme ne sont pas seulement des sots, ce sont des criminels. Auront-ils le pouvoir de te rendre ce qu'ils te feront perdre? Peu à peu ton mari te traitera en étrangère, tu ne connaîtras pas toute sa vie; bientôt tu ne connaîtras plus ses pensées, et alors malheur à toi le jour ou tu découvriras ses sentiments ! il se séparera de toi peu à peu. Et quand la chose sera faite; à qui demanderas-tu de réparer le mal ? Lui seul aurait pu te donner de bons conseils, lui seul a le droit de t'en donner, et c'est de lui seul que tu as le droit d'en recevoir. Va, ma chère amie, quand une voix s'élève en nous pour nous parler de notre dignité, sois certaine que c'est le souffle de celui qui veut notre malheur. Notre dignité réside dans la paix, la joie, le bonheur de celui qui est la moitié de nous-mêmes.

—Ma chère, dit Lucie, si je n'ai pas de dignité à conserver vis-à-vis de mon mari, comme il te plaît de le dire, j'en ai au moins à conserver vis-à-vis de mes amis. C'est pourquoi je te pris d'arrêter là tes conseils qui sont fort bons sans doute, mais peu faits pour convenir à une femme de mon caractère. Je ne prendrai jamais dans ma maison le rôle d'esclave qui paraît si bien fait pour toi. A ce que je vois, M. Marjalet jouera malgré lui le rôle de sultan.

—Et toi, dit Jeanne, près de M. de Lucay le rôle d'esclave méprisée, et bientôt le rôle d'esclave abandonnée.

A ce moment, ces demoiselles furent rejointes par leurs mères qui les suivaient à quelques pas.

—Voyons donc, dit Mme de Murthaud, la mère de Lucie; voyons donc, mesdemoiselles, vous bavardez comme des pies. M. de Lucay et M. Marjalet vous suivent à quelques pas, ils vous observent.

—C'est qu'aussi, ma chère mère, dit Lucie, Jeanne

est incroyable. A l'entendre, il faudrait être à genoux devant son mari.

—C'est vous, ma chère Jeanne, qui dites cela ? dit Mme de Murthaud. Allez, allez mon enfant, vous vous apercevrez vite que ni M. Marjalet ni même M. de Lucay, ni aucun autre ne valent la peine qu'on se mette à genoux. Pauvre enfant ! tâchez plutôt qu'il se mette à genoux devant vous, allez !

—Peut-être, dit Mme Angélics, la mère de Jeanne, peut-être que vous avez mal compris, ma chère Lucie.

—Ta mère est incroyable, dit Lucie à Jeanne en l'entraînant à quelques pas, on dirait à l'entendre que je n'ai pas le sens commun.

—Laissons cela, dit Jeanne; ma mère n'a pas eu l'intention de te fâcher, et puisque nous sommes venues pour acheter ensemble nos couronnes de mariée, entrons et faisons nos emplettes.

Ces dames entrèrent en effet toutes ensemble chez le marchand de fleurs le plus en renom de tout Paris.

Pendant ce temps-là, M. de Lucay et M. Marjalet causaient aussi ensemble.

—Voilà devant nous nos deux fiancées, mon cher disait M. de Lucay, Lucie est charmante, mais pour quoi diable épousez vous Jeanne ! Elle n'a rien ou presque rien, et enfin, entre nous, elle n'est pas ce qui s'appelle jolie.

—Elle est sage et intelligente, dit tranquillement M. Marjalet, et je l'aime beaucoup.

—Mais Lucie aussi est sage, et avec elle toutes les jeunes personnes bien élevées ; mon bon, en fait de sagesse on n'a que le choix.

—Ah ! dit M. Marjalet, vous prenez pour sages toutes les jeunes filles qui n'ont pas eu d'aventures ? Ce n'est pas cela. Tenez, Lucie ne cherche pas assez à vous connaître, et cela me déplaît. Elle ne cherche pas à savoir ce qu'elle aura à faire quand elle sera votre femme. Tandis que Jeanne, sans que je sache comment cela s'est fait, est déjà au courant de toute ma vie passée et de toutes mes espérances d'avenir. Tenez pour tout dire : pour Lucie c'est un amusement de se marier ; pour Jeanne, c'est une espérance de bonheur.

—Mon cher, si c'est pour Jeanne une espérance de bonheur, je suis plus avancé que vous ; pour Lucie, c'est une certitude...

—J'envoie la corbeille demain, et vous ?

—Moi aussi.

—Diable, dit Lucay, je comptais vous devancer ; cela aurait fait plaisir à Lucie de recevoir la première, de montrer à Jeanne toutes ses belles choses avant que celle-ci eût encore rien reçu. Ajournez donc d'un jour vos présents, mon bon.

—Non, dit M. Marjalet ; ce n'est pas à cause de Jeanne que je refuse, c'est à cause de vous. Voilà déjà que vous flattez les petites de Lucie. C'est un acheminement vers le malheur. Je ne veux pas vous aider ; vous savez ce que je vous ai dit, Lucie n'est pas une

femme, c'est une poupée. Si vous l'épousez, tâchez au moins d'en faire quelque chose, de la changer ; telle qu'elle est, elle vous rendra malheureux.

—Elle, me rendre malheureux ! Elle n'en a pas le projet, je vous assure ; c'est une enfant qui ne pense qu'à s'amuser et dont je ferai tout ce que je voudrai, tandis que Jeanne, vous savez, je vous l'ai dit est une maîtresse-femme qui n'en fera qu'à sa tête.

—Ecoutez dit M. Marjalet, tout ce que nous disons ici est inutile ; vous épouserez Lucie et moi Jeanne ; mais vous serez malheureux, et je ne le serai pas, je sens cela. Jeanne pense à moi, et Lucie ne pense pas à vous, tout est là, Nous avons été amis depuis notre enfance, continua Marjalet ; eh bien ! Lucay, promettons-nous de ne pas nous laisser désunir par celle de nos femmes qui s'emploiera à cette belle œuvre ; disons-nous tout.

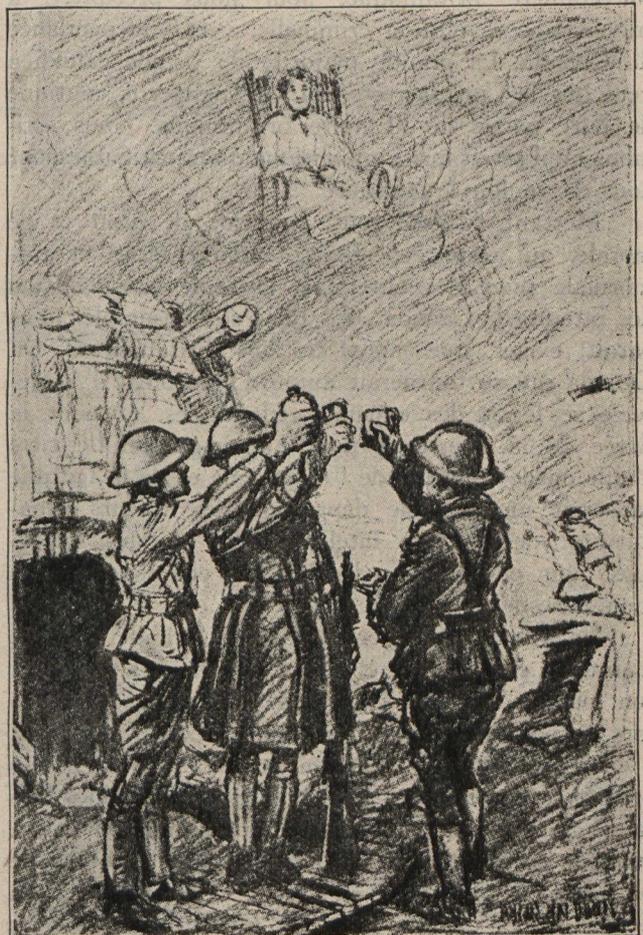
—C'est entendu ! dit Lucay.

—C'est entendu dit Marjalet.

(à suivre)

JEAN LANDER.

## Un toast à la plus brave !



Une belle inspiration d'un dessinateur du "Life"



## NOUS SOMMES BRITANNIQUES



UN pédagogue, à qui nous avons adressé notre revue, nous la renvoie en nous faisant dire qu'il "n'a pas d'argent à dépenser pour une revue britannique". Que vaut cette raison émanant d'un sujet britannique qui doit faire du mauvais sang chaque fois qu'il touche une pièce de monnaie sur laquelle se trouve l'effigie du roi d'Angleterre, nous n'avons pas à l'examiner ni à la discuter.

Que cette raison soit absolument fausse au point de vue logique et juridique, cela ne l'empêche pas tout de même de s'appuyer sur un fait que nous confessons avec joie être vrai: nous sommes britanniques. Nous le sommes, parce que nous sommes et voulons rester Canadiens, parce que nous sommes et voulons rester Canadiens-Français, parce que nous sommes et voulons rester Canadiens-Français catholiques.

Nous sommes et nous voulons rester britanniques, parce que nous ne pouvons ni ne voulons rejeter la souveraineté britannique, pour nous précipiter, à travers une révolution criminelle, vers l'indépendance du Canada. La grande majorité du peuple canadien veut que le Canada reste uni à l'Angleterre, continue de faire partie de l'Empire britannique. Nous estimons qu'il serait aussi impolitique qu'injustifiable pour nous de vouloir le contraire.

Mettant de côté toute question de droit et de morale, qui reste cependant fondamentale et primordiale pour des chrétiens, la seule considération des intérêts du Canada, pris dans son ensemble, nous paraît exiger que nous restions britanniques. Un Canada qui se tournerait aujourd'hui contre l'Angleterre se ferait des ennemis redoutables, et pour la durée de la guerre et pour l'après-guerre. Le titre d'allié ou de complice de l'Allemagne et de la Turquie causerait une terrible dépression des valeurs canadiennes: des valeurs intellectuelles, morales, politiques, plus encore que des valeurs commerciales ou monétaires.

Un Canada indépendant aurait grande peine à maintenir et à défendre son indépendance; sa vie et son progrès intérieurs seraient gravement compromis, et pour longtemps, par ceux qui déjà y prêchent, y entretiennent et y exploitent les rivalités, les haines de races et de religions. Ces rivalités et ces haines finiraient sans doute par céder à la domination et au contrôle de la majorité, du parti le plus nombreux, le plus fort, le plus riche en argent et en influence au dedans et au dehors; mais ces luttes et ces guerres intestines seraient fort ruineuses pour tout le Canada; elles seraient mortelles pour la minorité.

Mais tout fait prévoir que l'indépendance du Canada ne serait pas de longue durée; elle ne serait qu'un prélude, assez rapide, de l'annexion aux Etats-Unis. Et l'annexion aux Etats-Unis, à laquelle travaillent plus ou moins ouvertement, plus ou moins consciemment même, les deux factions de nos extrémistes, ce ne serait pas seulement la disparition du Canada de la carte du monde, la disparition de toute vie propre canadienne, ce serait en particulier l'enfouissement rigoureux ou doucereux—nous ne savons pas encore—de tout particularisme canadiens-français.

Le jour où l'annexion aura lieu, si jamais elle doit se faire, il y aura bien des dupes du côté canadien, qui n'auront plus qu'à ouvrir les yeux et à déplorer leur naïveté; mais les plus dupes parmi les dupes, les vrais din-dons de la farce—pardon, chers compatriotes—ce seront les Canadiens-Français. Adieux alors, et pour toujours, les causes pour lesquelles nous luttons. Il n'y aura pas plus, alors, de nation canadienne-française ni d'Eglise canadienne qu'il n'y a de nation et d'Eglise louisianaises.

Par l'annexion, les Canadiens d'origine anglaise ou irlandaise perdront certes quelque chose de leur vie nationale, mais ils ne perdront ni leur langue, ni leur religion, ni leurs traditions intellectuelles. Les Canadiens-Français, réputés les plus Canadiens des Canadiens, perdront donc plus que les autres en cessant de l'être. Ils perdront sûrement et leur langue française officielle, et leurs écoles publiques françaises et catholiques, et tous les droits civils conservés ou acquis par leur Eglise: tout ce qui constitue leur vie propre comme groupe ethnique distinct.

Ce sera alors une grande consolation pour quelques fanatisés de ne plus être britannique, et de ne plus être non plus ni Canadiens, ni Canadien-Français; d'être quelque chose comme un cinquantième ou un soixantième dans le grand tout anglo-américain.

Parce que nous sommes Canadiens-Français, nous avons donc plusieurs raisons de plus que les Canadiens anglais d'être et de vouloir rester britanniques. Et c'est bien ce que pensent et ont toujours pensé, à part quelques excentriques plus ou moins révolutionnaires, tous nos hommes politiques de quelque valeur, de quelque expérience, de quelque sens pratique.

Au point de vue catholique, nous avons une tradition bien établie d'absolue loyauté à l'autorité et aux institutions britanniques. Toutes nos célébrations nationales et religieuses, tous les actes offi-

ciels de notre épiscopat, depuis les premiers débuts de la domination anglaise, ont témoigné de cette sage loyauté, que quelques sophismes et quelques déclamations n'effaceront pas de notre histoire.

D'ailleurs, depuis le *rendez à César ce qui est à César*, l'Eglise et les catholiques véritables s'inspirant de son esprit, ont prêché la loyauté et la soumission à l'autorité établie, même sous les empereurs romains les plus persécuteurs. Ni l'Eglise ni les catholiques n'ont rien à attendre de bon des idées et des passions révolutionnaires.

Aujourd'hui, comme en tout temps, les catholiques canadiens doivent se souvenir des principes et des traditions vingt fois séculaires de leur Eglise. Avant de se proclamer anti-britanniques et de s'engager dans des groupes politiques ouvertement hostiles à l'Angleterre, il feront bien de penser que l'Eglise du Canada toute entière ne peut que souffrir gravement de leur attitude, que cette même attitude ne peut qu'être invoquée contre leurs frères de l'Empire britannique et des pays alliés. Les gens qui ne veulent lire qu'une certaine presse qui alimente leurs passions et entretient leurs illusions, en retour de l'argent dont ils la soutiennent, feraient bien, surtout s'ils se comptent parmi les esprits dirigeants, de noter un peu quelles attaques leur école a déjà fait diriger contre l'Eglise, au Canada, en Angleterre, en France,

aux Etats-Unis, et quels soupçons elle est de nature à éveiller contre nous, même à Rome. Il ne faut pas, en effet, oublier que l'influence anglaise est puissante à Rome, où l'on a sagement pour principe de s'entendre, autant que possible, avec les pouvoirs établis.

Nous ne devons pas oublier qu'en mal comme en bien, notre conduite publique, nationale, bonne ou mauvaise, comporte des conséquences pour la renommée et pour les intérêts de l'Eglise, et au Canada, et en dehors du Canada.

Pour nous, nous croyons sincèrement, ouvertement, que nous devons rester ce que la Providence nous a faits, ce dont nous l'avons plus d'une fois publiquement remerciée, en des jours de passions moins excitées et de plus calme bon sens. Par attachement à notre Canada, à notre race et à notre civilisation françaises, par fidélité à notre Eglise catholique, nous restons britanniques.

Si nous avons tort, car nous n'avons aucune prétention à l'infailibilité, il faudra nous le faire voir par d'autres arguments et d'autres considérations que des injures et des imputations purement verbales.

Il nous faudra d'honnêtes et solides raisons. Que ceux qui en ont en réserve ne craignent pas de les mettre au jour. Nos colonnes leur sont ouvertes.

J.-A. LANDER

Au 29 juillet

## ROME

—Confirmation de la reprise des relations diplomatiques entre le Saint-Siège et le Portugal. Dans

un message au Parlement de Lisbonne, le Président Sidonio Paës s'honore lui-même en justifiant cette reprise de relations.

—Mgr Joseph Petrelli, ancien Délégué apostolique aux Philippines, est nommé à Pékin par le Saint-Siège, la Chine ayant, comme nous l'avons annoncé, renoué, elle aussi, les relations diplomatiques avec le Vatican.

—Procédures préliminaires dans la cause du Père Félix d'Andrées, premier supérieur des missions catholiques en Amérique.

## QUEBEC

—A Sainte-Anne-de-Beaupré, célébration grandiose de la fête de la grande thaumaturge canadienne, vendredi. La patronne de la province de Québec est implorée et acclamée par une foule immense de pèlerins.

—Bénédiction, le 28, de la pierre angulaire de la nouvelle église de Sainte-Foy.

## LES FAITS DE LA SEMAINE

—Mère Marie de l'Assomption (dans le monde Philomène Thivierge), native de Saint-Jean de l'Île, première postulante régulière du Bon-Pasteur de Québec, fête son jubilé de

diamant de profession religieuse. La vénérable jubilaire avait été précédée dans la communauté, non encore érigée en Institut religieux, par sa sœur, Mère Marie de la Présentation, l'une des fondatrices.

—Service funèbre à l'église de Cap-Rouge, le 23, pour feu l'abbé Provancher, l'illustre naturaliste canadien, célébré par M. le chanoine Huard, son digne successeur. La cérémonie a été comme l'inauguration du Monument Provancher, récemment érigé dans cette église, grâce à une souscription prélevée par le *Naturaliste Canadien*.

—L'hon. juge Choquette, de la Cour de Police, décide, sur un cas à lui soumis par M. Félix Marois, du département du Travail provincial, contre le travail des boulangers le dimanche.

Souhaitons que, dans notre catholique province, le jour du Seigneur soit mieux respecté.

—Deux jours après l'assemblée ouvrière où MM. Martel, Walsh et Merrigan, de l'Internationale, ont parlé à Lauzon, les ouvriers internationaux se sont

mis en grève aux chantiers Davie. Motif: expulsion de dix ouvriers turbulents. M. Davie aurait l'appui d'Ottawa. Le travail continue aux chantiers, dans les conditions les plus satisfaisantes.

## CANADA

—Nos frères catholiques du Manitoba ont commémoré jeudi, le 25, le centenaire de l'arrivée de Mgr Provencher, fondateur à Saint-Boniface de l'Eglise de l'Ouest, sur les bords de la Rivière Rouge. L'abbé Provencher fut envoyé là par le grand Mgr Plessis, sur les instances de lord Douglas, un protestant aux vues larges et surnaturelles, chef des établissements de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Les Manitobains ont fêté en même temps le 25e anniversaire de l'élévation au sacerdoce de S. G. Mgr Béliveau, archevêque de Saint-Boniface.

—L'épidémie des grèves n'est pas encore enrayerée.

Voici que le gouvernement lui-même est aux prises avec une grève sérieuse des facteurs, laquelle a éclaté dans les villes de l'Ouest et dans quelques villes de l'Ontario, dont Toronto et Ottawa. On réclame une augmentation de salaires avec le paiement du bonus décrété par les autorités fédérales.

Le gouvernement insiste à bon droit pour négocier lui-même avec ses employés disant qu'il ne peut permettre à un corps extérieur de fixer les salaires des employés civils. Les facteurs demandent une commission d'arbitrage. A plusieurs endroits, on est resté ou on est retourné au travail, tout en protestant. Ordre a même été donné de ne plus reprendre les grévistes obstinés.

La prime de \$150 sera incessamment payée aux hommes mariés.

On nommerait une Commission mixte spéciale, dont le rôle serait d'éloigner tout conflit du fonctionnement des chemins de fer, pendant toute la durée de la guerre. Les taux de frets seront encore augmentés de 20 p.c., comme conséquence de l'augmentation de salaire accordée aux employés de chemins de fer.

Montréal a failli avoir, à son tour, une grève du tramway. La Compagnie des Tramways a haussé les salaires de ses hommes à compter du 1er juin.

Au sujet de la situation ouvrière, deux arrêts en conseil ont été portés, le premier déclarant illégales les grèves faites sans référence préalable à un bureau d'arbitrage, le second nommant une Commission d'enquête pour examiner la situation dans les chantiers maritimes de la province de Québec.

—Effet est donné au jugement de la Cour Suprême touchant les arrêts en conseil du 20 avril. Dans l'intervalle entre la référence par le juge Anglin du cas de Gray au tribunal plénier et le jugement de la Cour Suprême, un arrêt en conseil fut passé pour faire disparaître tout doute sur la validité de l'audition et pour donner force de jurisprudence au jugement de la Cour.

—Congrès des Services sanitaires de la province à Fraserville et inauguration de la Ligue Anti-Tuberculeuse du comté de Témiscouata. C'est la septième Convention annuelle de ce genre.

—Convention à Belleville, Ont., de l'Association canadienne des sociétés fraternelles, où l'on s'occupe des moyens à prendre pour ramener la bonne entente entre les deux races. Le colonel Mulloy, un des protagonistes du mouvement de la Bonne Entente, a pris part aux délibérations.

Dans le même ordre d'idées, la *Canadian Industrial Reconstruction Association* suggère la création de cinq bourses à l'Université Laval et à celle de Toronto séparément, offertes à des jeunes gens canadiens-français et anglais réciproquement, lesquels iraient ensuite étudier un an, ceux-ci en France, ceux-là en Angleterre.

Le principe de ce mouvement vers la bonne entente est excellent. Et puisse sa reconnaissance graduelle hâter chez nous la domination de la raison sur les haines de races et l'avènement de la concorde dans la justice intégrale!

—Le trafic du vice est rendu à Montréal à un point dégoûtant. De très gros intérêts y sont engagés. Des sommes énormes ont été mises au jeu pour garantir l'impunité virtuelle de la débauche. Les révélations du chef Tremblay sont absolument renversantes.

—Les bolchevicks sont à l'œuvre ici. La police fédérale a opéré à Montréal 14 arrestations en pleine assemblée de Russes et de Juifs socialistes convoqués pour protester "contre l'essai de démolition par la force de la liberté et du self-gouvernement des Russes". Et savez-vous qu'il y a un soviet d'ouvriers et de paysans russes à Sainte-Catherine d'Ontario? Ces anarchistes ont même protesté auprès du gouvernement contre toute intervention en Sibérie. Pareillement, des Russes et un soi-disant Autrichien ont été déferés à la justice à Hamilton, sous l'inculpation d'espionnage et de fomentation de troubles.

Il est à souhaiter que le gouvernement sévisse sans merci contre tous ces commencements de révolution!

—M. Gaston Maillet, de l'*Autorité*, fonde à Montréal un nouveau journal, le *Matin*, lequel sera quotidien. Nouvel hebdomadaire à Toronto, *The Statesman*. Directeur: M. Lindsay Crawford, autrefois du *Globe*. Ce sera, d'après l'article-programme, un journal libéral avancé.

—Visite du prince Arthur de Connaught, fils de notre ancien gouverneur-général.

—Retour de MM. Meighen et Calder, ministres fédéraux, qui sont allés en Angleterre négocier avec le Grand-Tronc, en vue de la nationalisation de cette voie ferrée.

## ETATS-UNIS

—Convention annuelle, à San-Francisco, de l'Association Catholique d'Education des Etats-Unis. Mgr

Hanna et le P. Shahan, recteur de l'Université Catholique à Washington, sont au programme.

—Arrestation et procès de Friedrich von Strensch, un boche à panache impliqué dans un complot pour permettre à 150,000 réservistes allemands d'envahir le Canada, au début de la guerre, et à 100,000 autres de faire de même au Mexique. C'est un des cas les plus frappants d'espionnage allemand aux Etats-Unis. Et c'est une preuve de plus à verser au dossier des intrigues allemandes touchant le Canada.

Arrestation aussi d'Oswald Kunhardt, ancien consul austro-boche à Boston, préposé au renseignement des sous-marins.

Conviction de George-Sylvester Viereck, du *Viereck's Weekly*, l'ancien *Fatherland*, accusé de manigance de fonds de corruption boches, avec Bernstorff et Dumba.

Saisie de l'industrie métallurgique austro-allemande aux Etats-Unis.

Le contre-espionnage va rondement!

—On retourne aux "nuits sans lumière" inaugurées l'hiver dernier pour économiser le combustible. Les prix de vente de la farine et des autres produits des grandes minoteries américaines ont été fixés par la Commission des vivres, pour la récolte de 1918-1919. Création d'un Bureau du Travail à Washington pour le règlement de tous les conflits entre mineurs et directeurs de mines de charbon, pendant la durée de la guerre.

## ANGLETERRE

—Grosse grève des munitions à Birmingham et Coventry, affectant 200,000 ouvriers. Motif: l'embargo sur les ouvriers experts. Le gouvernement ayant dû, à cause du nombre limité des ouvriers d'expérience décréter leur distribution dans les fabriques afin d'assurer une plus équitable et efficace répartition des compétences, c'est contre quoi les grévistes protestent. Mais le gouvernement tient bon et, de plus, il se prépare à enrégimenter les ouvriers exemptés à cause de leur travail, s'ils s'obstinent dans la grève. Les grévistes, d'ailleurs, sont retournés en bon nombre aux usines.

Par malheur, une fraction du prolétariat anglais s'est laissée contaminer par des propos révolutionnaires, tels que celui d'un meneur: "*Plus vous fabriquerez de munitions, plus la guerre durera!*" ou encore: "*Il est de notre devoir de cesser la fabrication des munitions, de forcer Lloyd George à plier les genoux (devant le Boche agresseur, quoi!) et à demander une paix raisonnable(?)*."

—Conférence du dictateur des vivres américain Hoover avec le commissaire anglais John-Robert Clynes, successeurs du baron Rhondda. La force des choses et la perspective du danger commun auront noué une entente anglo-américaine.

—Ratification d'un projet de préférence commer-

cial dans les limites de l'Empire. L'Angleterre se rend compte que sa politique de la porte ouverte à deux battants a favorisé l'intrusion de l'espion boche déguisé en homme d'affaires.

—On propose un exécutif sous la juridiction du secrétariat des colonies ainsi qu'un corps consultatif dans lequel les Dominions seront représentés, quant à l'émigration à venir. Ainsi qu'il a été exposé à la Conférence Impériale, les vétérans de la grande guerre seront induits à s'établir dans les pays britanniques.

—La ville de Cardiff a conféré le titre de citoyen à Sir Robert Borden.

## IRLANDE

—Retour des députés nationalistes au Parlement britannique, après une absence protestataire de trois mois, dont le sujet a été le projet de conscription pour l'Irlande.

John Dillon a présenté une motion où, s'autorisant des principes posés le 4 juillet par le président Wilson, il demande qu'on règle sans tarder la question irlandaise. Débat aujourd'hui 29.

—Dans un appel oral à Rockingham, le vicomte French condamne "*les discours séditionnaires*" prononcés en Irlande et "*la littérature scandaleuse*" qu'on y répand.

Dans l'intervalle, le gouvernement britannique acquiert de nouvelles preuves du complot irlandogermanique, dont l'incident Dowling ne serait qu'un épisode.

## FRANCE

—Déjeuner aux parlementaires belges, à l'occasion de la fête de la Belgique, au Havre. M. Cooreman, successeurs du baron de Broqueville à la tête du cabinet belge, a présenté avec émotion la santé du roi et s'est écrié: "*Le jour le plus heureux de la vie du roi sera celui où, avec le loyal concours de ses alliés fidèles, il lui sera donné de rapporter à son pays la paix juste et durable, garantissant à la Belgique la plénitude de son indépendance et les réparations légitimes.*"

Que voilà bien de nobles paroles, dont la fierté ne rend que plus vil le marchandage allemand qui veut faire de la Belgique envahie au mépris de tous les droits un gage à la sanction des rapines allemandes!

—Le rapport de la commission spéciale d'enquête dans le procès Malvy révèle dans l'ancien ministre un homme complaisant à la propagande défaitiste, à l'anarchiste Sébastien Faure, à Trotzky, laissé deux ans en activité en France, à tous les complots! Des papiers accusateurs des forces antifrançaises ont été délibérément détruits!

Léon Daudet a été entendu. Il a prouvé que Malvy a livré les plans de l'attaque du Chemin-des-Dames et les complaisances du traître pour la bande du *Bonnet Rouge*, excitatrice des mutineries dans l'armée. Si Malvy échappe, il sera chanceux! Daudet

le tient, ayant rendu devant la commission d'instruction un formidable témoignage se totalisant en un volume grand format de 535 pages dactylographiées, et produit une liste de 222 témoins, civils et militaires!

Manoury, directeur de la préfecture de police aux beaux temps de Duval et du Bonnet Rouge, est aussi inculpé de relations avec l'ennemi...

—Les journalistes canadiens ont été reçus cordialement par Poincaré et Clémenceau, et se sont rendus visiter le front.

—Visite d'une délégation d'ouvriers anglais.

—Mort du critique dramatique et musical Edmond Steulin.

—M. C.-E. Bonin, consul général de France à Montréal depuis janvier 1912, et promu au grade de conseiller d'ambassade en juillet 1916, est nommé ministre de France au Siam. Il entre de ce pas dans le service diplomatique et succède à M. Lefèvre-Pontalis, lequel est nommé au Caire.

## CHEZ NOS ENNEMIS

—D'après le *Vorwaerts*, l'organe berlinois du socialiste Scheidemann, l'Allemagne aurait fait au gouvernement espagnol les suggestions que voici, en vue d'une prochaine conférence de paix:

"10. L'Allemagne ne veut aucune indemnité ni annexion dans l'Ouest.

"20 Il ne sera pas question des traités de paix avec la Russie et la Roumanie.

"30 Le principe de la volonté des peuples n'a pas été discuté, mais pourra être réglé à la conférence de paix qui décidera aussi du sort de la Belgique.

"40 La question des Balkans devra être réglée à cette conférence.

"50 La liberté des mers, le démantèlement de Gibraltar et du Canal de Suaz et le droit de l'Allemagne de faire usage de stations de charbon.

"60 Règlement de la question coloniale sur la base du *statu quo*."

C'est-à-dire que l'Allemagne agresseur et envahisseur s'en tirerait en gardant, du côté de l'Occident, exception faite de l'Angleterre, qu'elle voudrait exproprier virtuellement, le *statu quo ante*, et du côté de l'Orient, le fruit même de ses annexions! Comme dit Bainville, à l'*Action Française* du 27 juin: "C'est la théorie de l'expropriation. Si les Alliés en reconnaissent le bien-fondé, à quoi conduirait-elle après demain? Ce serait une prime à la guerre qui paie. Ce serait un encouragement à recommencer."

—Commentaire de Maximilien Harden, dans son journal le *Die Zukunft*, touchant la récente déclaration de von Hertling sur la Belgique:

"Le droit international défend à l'Allemagne de retenir même un caillou des chemins de la Belgique et lui commande de la remettre dans les conditions où elle était avant l'invasion. Est-ce que la Belgique, comme l'ont avoué un chancelier, un secrétaire d'Etat et un

ambassadeur, est une innocente victime de la légitime défense de l'Allemagne? Alors nous avons à lui demander pardon et non pas à lui imposer quoi que ce soit: c'est une question de décence, de morale et d'honneur pour une nation."

—Réunion du Conseil Economique allemand. On s'occupe toujours de resserrer l'union douanière et économique avec l'Autriche-Hongrie. On jette les yeux sur l'Orient.

—Devant la crise militaire au front occidental, l'état-major allemand s'est fait donner tous les droits: il réunira la dictature militaire et la dictature politique.

—Les socialistes autrichiens continuent de réclamer la paix immédiate. Ils demandent qu'on fasse pression sur l'Allemagne.

—Démission de tout le cabinet Seidler. Le baron von Hussarek, ancien ministre de l'Instruction Publique, et le baron Erasme von Handel ont été priés tour à tour de former un nouveau cabinet.

—Révoltes, désertions et mutineries des Tchéco-Slovaques et des Yougo-Slaves, qui se seraient organisés en *Gardes Vertes*. On arrête ou fusille les révoltés.

## RUSSIE

—La Finlande est soumise à une très forte pression pour accepter un roi allemand. La couronne est offerte au duc Adolphe-Friedrich de Mecklenburg-Schwerin, qui l'accepte.

—Le président du gouvernement provisoire de l'Esthonie aurait télégraphié des félicitations à la France, ajoutant son espoir que l'Esthonie deviendra libre. Le joug allemand!

—Bruits de révolte contre l'Allemagne en Ukraine et en Russie blanche.

—Cette fois, le crime paraît bien consommé: Nicolas II aurait été exécuté sommairement le 16, sur l'ordre du président du Conseil régional des soviets de l'Oural. Prétexte: un complot antirévolutionnaire pour délivrer l'impérial prisonnier.

La Cour britannique prend le deuil.

—La Lithuanie pareillement aurait un souverain germanique, le duc Guillaume d'Urach, qui prendrait le nom de Médove.

—Le docteur Karl Helfferich, ancien vice-chancelier d'Allemagne, succède à Moscou à von Mirbach. Le nouvel ambassadeur amène avec lui deux bataillons de troupes.

—Le peloton d'exécution fonctionne à haute tension dans cette ville. Deux cents révolutionnaires socialistes, accusés de complicité dans l'assassinat de von Mirbach, auraient été fusillés.

—Chaos en Sibérie. Rumeurs: démission du gouvernement de Vladivostock; lequel aurait dès le 15, prié les Alliés d'intervenir; coup d'Etat du gouvernement provisoire d'Omsk, qui proclame l'indépendance du pays, annule les décrets bolcheviks et rétablit

la Douma sibérienne; intervention japonaise effective.

—On apprend que Trotzky aurait commencé le 7 la mobilisation de l'armée russe. Voilà à quoi sert une paix désorganisatrice!

En attendant, l'effritement russe continue. Le Turkestan se proclame république.

## AILLEURS

—Les Allemands veulent châtier personnellement Bratiano et ses collègues, qui ont été cause de la guerre contre les puissances du Centre. Ils auraient fait proclamer la loi martiale en Roumanie.

—Le Honduras, qui avait rompu les relations diplomatiques le 18 mai avec l'Allemagne, lui a déclaré la guerre le 26 juillet.

—Madame Trotzky est arrivée à Stockholm avec deux millions de roubles, pour propager à l'étranger le bolchévisme et la révolution.

—Au Mexique, le sinistre Carranza continue de persécuter l'Eglise. On apprend l'arrestation à Lagos de Mgr Orozco Y Imenes, archevêque de Guadalupe. L'auguste captif a été conduit à Mexico, où l'on craint qu'il n'ait été exécuté.

# EN JARDINANT . . . .

## Fantaisie historique sur le vieux Québec

JE cultive un petit jardin situé à quelques pas seulement de l'emplacement où l'on voyait, il y a quelques années encore, les ruines du fameux moulin Dumont lequel depuis plus d'un siècle et demi, a droit de cité dans le domaine de notre histoire. Mon petit jardin, tracé dans un coin de la "terre" de Villa Belvédère propriété de M. J. Ant. Grenier, sous-ministre de l'Agriculture de la province, est grand comme un mouchoir de poche, mais l'autre soir, alors qu'appuyé sur ma bêche, je laissais, un instant, en même temps que reposer mes bras fourbus, errer mon esprit fasciné par la grandeur du spectacle ambiant, je découvris que mon jardin était grand comme un monde...

Soir féérique où surgirent devant moi trois siècles de souvenirs héroïques! Et tous ces vieux souvenirs d'un passé déjà si loin apparaissaient dans un décor à rendre jalouse la déesse Armide dans ses jardins enchantés. Le soleil allait disparaître derrière la ligne bleuâtre des coteaux qui bordent le côté ouest de la vallée de la rivière Saint-Charles; au nord et à l'est, mes regards pouvaient se porter sur toute l'étendue de cette fertile vallée dans laquelle brillaient, aux feux affaiblis de l'astre, plus de douze clochers. Saint-Sauveur, Jacques-Cartier et Saint-Malo, à l'avant-scène du tableau, semblaient déjà dormir enveloppés d'un brouillard tenu; au bout de la plaine serpente vers l'est la rivière à laquelle le grand vicaire de Pointe-aux-Lacs, Charles Bouès, a laissé son nom. A cette époque de l'année, c'est partout une féerie de verdure et l'on dirait que l'érable et le chêne, le hêtre et les grands pins, les bouleaux, les trembles et les peupliers lombards, rivalisent pour estomper le plus éclatant desin sur cette sorte de "carpet gardening" dont tout l'ensemble de la vallée présente l'aspect et dont Le Notre eut été jaloux des arabesques et des gracieuses tapisseries.

Et quelle tranquillité et quel calme! Comme il fait bon d'aspirer,

..... dans cet air frais et doux,  
Ces odeurs de gazon, ces parfums d'herbes tendres  
Qui du talus des prés s'élèvent jusqu'à nous....

Donc, c'est à tout au plus cinquante pieds, là, à ma droite, si je regarde la vallée, que s'élevait l'historique moulin Dumont; tout alentour, à droite, à gauche, en face, en arrière, jusqu'au fleuve, c'était autrefois un champ de bataille où se battirent à deux reprises les deux grandes races qui mêlent aujourd'hui le sang de leurs fils dans les plaines des Flandres et du Nord de la France.

C'est du sein de cette terre sacrée que je veux, cette année, tirer des légumes; tantôt, quand mes rêveries finies, ma bêche se mettra à fouiller cette terre argileuse, je pourrai heurter à chaque coup, des vieux sabres français, des canons de fusil anglais, une flèche de pierre indienne, une claymore écossaise et je réaliserai cette idée si harmonieusement exprimée par le poète Delille :

Un jour, le laboureur, dans ces mêmes sillons  
Où dorment les débris de tant de bataillons  
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,  
Trouvera sous ses pas des dards rongés de rouille,  
Entendra retentir les casques des héros  
Et d'un œil effrayé contempera leurs os.

\* \* \*

Les ossements des héros des plaines de Sainte-Foy, ils furent, un jour, contemplés, non pas dans la suave vision d'un poète, mais en réalité, sous les regards plus positifs de l'historien, une belle après-midi du mois de septembre, 1852, par notre historien national, François-Xavier Garneau, L. G. Baillargé, un brillant avocat du temps, et le Dr Robitaille, qui a raconté lui-même l'incident dans une "Histoire de la

Fête Nationale des Canadiens français, célébrée à Québec, le 24 juin 1880."

Le Dr. Robitaille raconte :

"Assis sur les ruines du Moulin Dumont où la lutte avait été la plus acharnée et la plus meurtrière, ayant, à notre droite, la chaussée de Sainte-Foy que les troupes avaient traversée pour se mettre en ligne sur le champ de bataille, devant nous les plaines d'Abraham sur lesquelles, pour la dernière fois, la valeur de l'armée française et de la milice canadienne, commandées par le général de Lévis s'était manifestée, notre historien national, animé par un noble enthousiasme au souvenir de ce glorieux fait d'armes, nous fit un récit plein de feu de la lutte suprême de nos ancêtres pour conserver à la France un sol arrosé du sang de ses enfants. Il y avait quatre-vingt quatorze ans que ces braves reposaient du sommeil de la mort dans un parfait oubli, sur ce sol même que leur vaillance avait illustré. Dans le fonds du ravin, nous trouvâmes quelques débris qui évidemment étaient des restes d'ossements humains. Il était impossible de se méprendre sur la nature de ces fragments d'os que nous tenions dans nos mains."

Et ces ossements, que devinrent-ils? Ils furent apportés pieusement en sa Villa Bellevue, par M. Julien Chouinard, l'un des principaux hommes d'affaires de l'époque et ancêtre de notre concitoyen M. H.-J.-J.-B. Chouinard, secrétaire de la Cité et sur la propriété duquel ces restes des héros de Sainte-Foy avaient été trouvés. Quand la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec eut décidé de donner aux restes des soldats de Lévis une sépulture convenable, M. Julien Chouinard offrit généreusement tout l'emplacement nécessaire pour les confier à la terre et élever dessus un monument.

"Deux fois,—raconte Sir James LeMoine,—dans ses "Esquisses et Monographies", il ouvrit sa maison et ses jardins à la foule immense qui se pressait pour assister aux fêtes du 5 juin, 1865, pour la translation des restes mortels des Braves de 1760, et le 18 juillet, 1855, jour de la pose de la pierre angulaire du monument des braves, à Sainte-Foy."

Le 5 juin, 1854, un cercueil contenant ces ossements fut déposé dans une pierre creuse, en un coin de terrain appartenant à M. Chouinard et qui fut au préalable, bénie par l'Eglise. L'année suivante, ce cercueil fut exhumé et déposé dans une voûte construite à la base du monument.

Et je suis si proche, ce soir, de ce lieu sacré, que si je ne savais pas ce cercueil précieux incrusté dans la pierre, je craindrais d'en rompre les planches vermoulues d'un coup trop violent de ma bêche...

Quelques coups de mon instrument champêtre, et je me relève tout essoufflé; encore un repos—ils sont

si rudes ces travaux de la terre pour un bras accoutumé à la pesanteur d'une plume. Je lève les yeux sur un bouquet de gigantesques peupliers lombards qui devraient pouvoir en raconter "de bien bonnes" à nos historiens, si ces derniers pouvaient comprendre le langage de leur ramure; car, ils sont assurément deux fois séculaires, ces arbres mélancoliques qui nous regardent, narquois, comme ceux qui en savent long. Ils sont peut-être des survivants de la forêt primitive, cette forêt presque incommensurable dont Louis Hébert, dans les premières années de la colonie, faisait brûler un coin pour semer les premières "graines de pain" au Canada...

De combien d'embuscades sanglantes d'Indiens soursnois, ces arbres n'ont-ils pas été les témoins muets? N'est-ce pas non loin d'ici, à un tournant, du côté de Sillery, qu'en 1655, un féroce aborigène assassinait ce pauvre Frère Liégeois?

Et depuis ce simple assassinat jusqu'au jour où... je suis à la veille de planter des tomates et de semer des radis... que d'événements sur ce coin de terre!

On était en 1755, quelques semaines après le 11 mai—Louis XV alors régnant en France—une escouade de militaires prenait le goûter du midi sous un bouquet touffus de peupliers, le long de la route Sainte-Foy. Ils portaient de bruyantes santés au maréchal de Saxe qui avait gagné la fameuse victoire de Fontenoy dont on venait d'apprendre la nouvelle au Château Saint-Louis. Ils étaient bien jeunes, sans doute, ces peupliers qui me regardent et qui ont entendu les propos joyeux des soldats de Louis XV...

Et n'est-ce pas également sous les arbres de Sainte-Foy que les plus hauts représentants de la société québécoise du temps apprirent la nouvelle d'une autre victoire bien chère, celle-là, au cœur de tous les habitants du Canada-français: la victoire de Carillon dont on a célébré, il y a quelques jours, le 176ème anniversaire?...

A cette époque, Villa Belmont, située à quelques arpents de mon jardin, était le rendez-vous de tout le beau monde de Québec. Belmont avait appartenu aux Révérends Pères Jésuites et, ensuite, à l'intendant Talon, en attendant que cette propriété passât, au commencement de la domination anglaise, au général Murray qui, des fenêtres de ce petit château d'où l'on embrasse toute la plaine environnante, à péripéties de sa lutte avec le Marquis de Lévis, précisément dans la pleine qui s'étend autour de Belmont.

Or, à l'époque de la bataille de Carillon, si l'on en croit Emily Montague, les jardins de Belmont étaient le Hyde Park de Québec, et c'est là qu'était assemblée la belle société de Québec, le 8 juillet, 1758, quand on apprit la victoire de Montcalm à Carillon.

Il y eut grandes réjouissances et aux échos des plaines d'alentour, on lança force vivats à Montcalm et à "nos milices".

Oh ! l'éclatant, l'héroïque souvenir!..

\* \* \*

Je fredonnais : "O Carillon, je te revois encore", en me remettant à bêcher une terre plastique et argileuse qui me rendait assez perplexe sur la réalité des tomates que j'entrevois en imagination pour l'automne et que j'allais bientôt semer, quand un grand peuplier, à droite, sans doute sous l'impulsion d'un coup plus fort de la brise du soir, me fit signe d'arrêter — du moins je le crus. Je levai la tête et le vieux peuplier semblait triste. Il me rappela un souvenir de déroute et de deuil.

C'était en septembre, 1759; dans toute l'étendue de cette plaine dont j'occupe un coin, ce soir, des pelotons confus de fuyards dégringolent la pente de la vallée de la rivière Saint-Charles et déboulent, pour ainsi dire, des bords escarpés du Coteau Sainte-Geneviève; ils s'en vont vers l'est, en désordre, sous une pluie battante; ils se dirigent vers un pont de bateaux qui traverse la rivière — le passeur Glinel était mort alors depuis plusieurs années. Les fuyards traînent péniblement à leur suite un drapeau blanc maculé de sang et de boue, déchiré; ils fuient vers le camp de Beauport où ils pourront être en sûreté. Ce sont les braves régiments de Montcalm qui s'en vont, poursuivis par les Montagnards de Fraser et les "petites jupes" de Louisbourg qui ne "donnent et ne demandent aucun quartier". Il faut que nos gens fuient devant les hordes de Wolfe mourant plus loin au sommet du coteau. A ce moment même, pendant que l'on criait aux oreilles du général vainqueur: "Ils fuient," on allait puiser l'eau que demandait le moribond pour rafraîchir ses lèvres brûlantes à un puits voisin. Ce puits, situé sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui les dépendances de la prison, fut comblé vers 1800 par le lieutenant-colonel Chs. Campbelle, du 99<sup>ème</sup> régiment de l'armée de Wolfe, qui construisit, plus tard, à cet endroit le "Battlefield Cottage", qu'occupa, en 1885, M. Charlebois, le constructeur des édifices de l'hotel du gouvernement de la province.

Donc, James Wolfe, ensanglanté, reposait sur l'herbe au sommet du coteau Sainte-Geneviève, pendant que son glorieux adversaire blessé lui aussi à mort était transporté à cheval, vers le Château Saint-Louis...

La pluie tombait toujours.

\* \* \*

Un maronnier tout rabougri à force d'être vieux me fait un signe joyeux... Vrai ! le terrain que je foule est un véritable cinéma. Voilà que se déroule, en effet, à l'appel du vieux maronnier, sur la toile mouvante de l'histoire, un autre souvenir.

On ne me donnera donc pas le temps de bêcher mon jardin...

Nous ne sommes plus au 13 septembre, 1759, mais bien au 28 avril, 1760. Des troupes fuient encore vers la rivière Saint-Charles, dégringolant le coteau et passant sur mon "futur" jardin et sur ceux de mes voisins. Mais les rôles sont changés. Les fuyards, cette fois, ce sont les "petites jupes" du général Murray et ceux qui les poursuivent sont les soldats de Lévis et les sauvages qui se sont joints à eux. Le spectacle est affreux, m'assure le maronnier. Des mares de sang rougissent la neige fondante de la plaine. Les troupes fuient tout le long du chemin du Belvédère; elles traversent l'ancienne propriété de Jean Bourdon et descendent le coteau pour gagner les bords de la rivière. Sur toute l'étendue de la plaine les sauvages scalpent sans cesse des chevelures anglaises... C'est la revanche de Lévis. Elle n'a pas eu, hélas ! le lendemain heureux qu'on attendait dans la colonie. Cette dernière restera sous la domination du vainqueur du 13 septembre de l'année précédente ; la boucherie du 28 avril, 1760, est inutile, et le sort de la colonie ne sera pas changé.

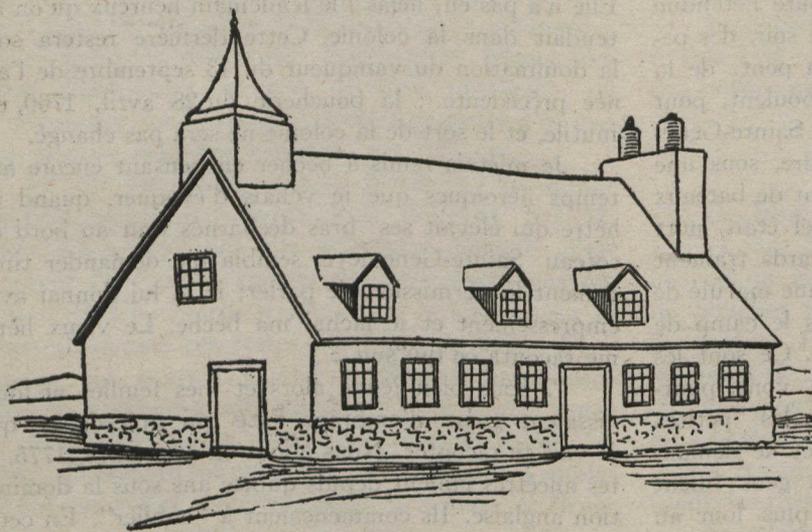
Je m'étais remis à bêcher en pensant encore aux temps héroïques que je venais d'évoquer, quand un hêtre qui élevait ses bras décharnés tout au bord du coteau Sainte-Geneviève, sembla me demander timidement la permission de parler; je lui donnai avec empressement et je lâchai ma bêche. Le vieux hêtre me raconta ce qui suit :

"J'étais bien jeune alors et mes feuilles ne fournissaient guère d'ombrage, l'été qui précéda ce que je vais te raconter. Nous étions en novembre, 1775, et tes ancêtres étaient depuis quinze ans sous la domination anglaise. Ils commençaient à "oublier". En cette mi-novembre, les mousquetaires du Rhode-Island, les Franc-Tireurs du Vermont, les Carabiniers de New York, tous fiers de leur récente indépendance, étaient campés sur les hauteurs de Sillery et de Sainte-Foy attendant l'heure du commandement de leur chef, le général Richard Montgomery, pour tenter un coup de main sur Québec qui avait résisté jusque là à toutes les avances du Congrès américain. Ces "Yankees" passèrent là plusieurs semaines, pillant les villas de Sillery et les métairies des habitants des côtes Sainte-Geneviève, Saint-Michel et Saint-François, qui furent desservies, jusqu'à la conquête, par les curés de la chapelle Saint-Jean, située précisément alors à vingt pas de l'endroit où tu travailles.

"A Noël", continua le vieux hêtre, "on fit bombance car, la veille, les hordes de Montgomery avaient pillé la villa du général Murray où l'on avait fait main basse sur ses bœufs, ses moutons, ses chèvres et ses porcs. Il y eut une bacchanale épouvantable et nous étions terrifiés, nous autres, les hêtres et aussi les peupliers, les bouleaux et les maronniers du coteau Sainte-Geneviève. Nous nous attendions à voir tomber Québec d'un jour à l'autre. Les "Yankees" partirent quelques jours après pour aller tenter leur coup

de main. Pendant plus de deux jours, nous avons tremblé de toutes nos branches. Du côté de la ville, le 31 décembre, nous entendîmes de violents et de nombreux coups de feu... puis, nous apprîmes que les Anglais et les Canadiens avaient battu les troupes de Montgomery et que ce dernier avait été tué d'un coup de canon commandé par le capitaine Chabot. Au Sault-au-Matelot, qui était attaqué par d'autres troupes sous le commandement d'Arnold, Québec était sauvé par le capitaine Dumas et François Dambourgès, deux autres de vos ancêtres, à vous les jardiniers de Villa Belvédère..."

Le vieux hêtre se tut et parut plus rabougré... plus rabougré encore qu'un orme, qui, à côté, était tellement vieux qu'il n'avait plus que le tronc et quelques maîtresses branches ; il ne vivait plus que par une sorte de miracle ; plus une seule feuille, comme ces



Eglise Saint-Jean, érigée par Jean Bourdon près de sa maison (en 1650), vis-à-vis le chemin de Belvédère ; et portrait de Jean LeSueur de Saint-Sauveur, d'après une vieille gravure.



vieillards parmi les humains, qui n'ont plus un cheveu... je dus m'approcher pour l'écouter parler...

\* \* \*

D'une voix cassée, chevrotante, l'orme me récita un chapitre intéressant d'une vieille histoire qui s'écrivit ici lors de sa prime jeunesse. Le vieil arbre était aussi savant sur les choses modernes que sur les anciennes et les très anciennes.

"Ce champ," me dit-il, en embrassant d'un geste de l'une de ses branches tous les jardins d'alentour, "c'est l'ancienne terre de Jean Bourdon, ingénieur et premier arpenteur général de la Nouvelle-France, procureur du roi, qui arriva au Canada, le 8 août, 1639, avec l'abbé LeSueur de Saint-Sauveur, qui a donné son nom à la grande paroisse qui s'étend, ici à nos pieds. A cause des services que Bourdon rendit à la colonie, M. d'Argenson, en 1661, érigea en manoir sa maison qui était bâtie à deux pas d'ici, à la place de celle qu'occupent en ce moment l'excellent Frère

Liguori, ses intéressants agronomes et... ses poussins. Cette terre de Jean Bourdon comprenait les emplacements actuels où s'élèvent présentement la maison de M. C. B. Langlois, C. R., Villa Belvédère, propriété de M. J. Antonio Grenier, sous-ministre de l'Agriculture, et ancienne maison de feu Sylvio Demers, la jolie maison de M. P. C. Lacasse et trois maisons de M. et Melle Ross, ainsi que l'emplacement du monument des Braves... Voilà !"

L'orme continua :

"Le chemin du Belvédère, qui passait sur l'ancienne terre de Jean Bourdon, était le chemin dont l'ingénieur se servait ainsi que ses voisins pour se rendre à la ville par la Grande Allée, car alors la rue Saint-Jean n'existait pas puisqu'elle a été ouverte en 1667. J'ajouterai que cette année où fut ouverte la rue Saint-Jean le coteau Sainte-Genève, où se trouvaient

les fiefs de Jean Bourdon avait une population de 187 âmes et qu'il comptait 832 acres en valeur."

"Cette population", continua l'orme, après avoir péniblement respiré, "était desservie par l'abbé LeSueur de Saint-Sauveur, qui exerça le ministère pendant dix-huit ans dans la chapelle Saint-Jean située près de la maison de Jean Bourdon... là."

Et un coup plus fort de la brise dressa la maîtresse branche du vieil orme du côté de la villa...

"Tiens !" ajoute l'arbre, qui me tutoyait comme un bon ami, "M. J. Ant. Grenier et votre ami, M. J. H. Lavoie, chef du Service de l'Horticulture, qui travaillent là, à côté de toi, et dont les tomates promettent déjà si bien, te diront que, pas plus tard qu'il y a deux ans, en creusant dans le jardin, en face de la maison, jardin présentement cultivé par les écoliers et par ceux de l'école des Frères de Belvédère, ils ont trouvé, enfouies sous terre, des pièces de pin équarries et qui étaient évidemment des restes de la fondation de la vieille chapelle Saint-Jean..."

“Cette chapelle”, murmura avec émotion le vieil orme “oh ! que de beaux souvenirs sur nom éveille en moi; que de beaux jours elle me rappelle quand les sauvages surtout y venaient en pèlerinage. Je me souviens bien aussi des demoiselles Bourdon: Geneviève Marguerite, Marie et Anne, mortes toutes les quatre, Hospitalières et Ursulines, et la deuxième épouse de Jean Bourdon, Anne Gasnier, modèle de piété et de charité qui y venaient prier bien souvent”...

Mon vieil orme se tut; il était à bout de force; il avait fait un tel effort en racontant son histoire que je croyais qu'il allait choir au bout du jardin.

Que ces vieux sont intéressants tout de même, quand ils veulent parler !...

\* \* \*

Un bouleau avait écouté avec attention tous les récits palpitants de ces vieilles majestés sylvestres et il voulut sans doute se rendre aussi intéressant que ces vieux de la vieille forêt.

“Quoi ! encore un souvenir ?...”

—Oh, moins réjouissant, celui-là,” me répondit le bouleau, presque tragique, “il n'a rien qui doive réjouir les cœurs canadiens français, mais c'est un souvenir quand même et qu'évoque tragiquement ce coin de terre dont tu veux tirer des légumes.

“Il date déjà de près de cent ans. J'étais très jeune alors et, comme tous les habitants de Québec, en l'année 1834, je fus terrorisé par une série de vols, d'assassinats, de profanations et de sacrilèges qui jetèrent l'épouvante dans tous les rangs de la société québécoise et dans la forêt dont je faisais partie...”

“Jamais,” lança lamentablement l'arbre, “crimes et brigandages ne furent commis dans des circonstances plus atroces, ni avec plus d'audace et d'impunité au milieu d'une société relativement peu nombreuse et proverbialement morale.

“Mais je ne vais pas vous raconter ici l'histoire lamentable de la série des crimes de Cambray et de ses complices, que je sais pourtant pas cœur; ce serait trop long et je ne veux pas vous faire perdre à m'écouter, un temps précieux que je vous vois avec plaisir occupé à “émeubler” cette terre qui fut si généreuse pour moi et qui le sera sans doute autant pour vos tomates et vos épinards.

“Qu'il me suffise donc de vous rappeler,” poursuivit ce bouleau si poli, si délicat, qu'il me rappelait tout ce que l'on a dit sur l'ancienne société française de Québec, “qu'il me suffise de dire que le rendez-vous de cet affreux brigand de Cambray et de ses complices, Waterworth, Mathieu, et de tous les autres, était ici, à deux pas, dans le Moulin Dumont, qui s'élevait à l'extrémité du petit ravin où est construit ce vieux hangar de M. Langlois. Songez donc aux scènes dont nous fûmes les témoins, nous autres, les jeunes arbres de la forêt de Belvédère. Ce fut, pour nous,

d'affreuses années que 1835-36, et nous ne fûmes vraiment tranquilles que le jour—29 mai, 1837— où nous apprîmes que les trente-neuf criminels de la bande à Cambray avaient été embarqués à bord du brick “Cerès” faisant voile vers la Nouvelle-Galle Méridionale où tous devaient expier leurs crimes.”

Le bouleau cessa de parler. Il y eut un instant de silence profond sur tout ce coin de la nature québécoise. Le soleil avait disparu derrière les coteaux de la vallée et de sa splendeur ne subsistaient plus que quelques fauves rayons qui caressaient encore la cime de quelques grands arbres. C'était les “lata silencia” de Virgile. L'ombre s'abattit soudain, comme un félin, sur la terre, et dans le fond du ciel encore bleu malgré l'obscurité, mes intéressants vieux arbres ne m'apparaissaient plus qu'effilochés, immobiles, sans vie. Ils semblaient m'avoir oublié tout à fait... ne m'avoir jamais connu; ils étaient entrés dans leur séculaire silence. Je voulus continuer de bêcher, mais l'obscurité m'en empêcha et je retournai chez moi, rêveur, par la belle avenue de Sainte-Foy, qui traverse les anciens fiefs de Saint-Jean et de Saint-François.

JEAN SAINTE-FOY.

#### DES MOTS AMERICAINS

Les journalistes américains ont le talent de résumer dans une première phrase originale tout le sens d'un article. Exemples:

“Bottling up the submarines was a corking good idea”. (American, Baltimore.)

“The Germans say the Americans are a joke, but the joke is on the Germans”. (News and Courier, Charlestown)..

“Parliament might have got better results by making it unlawful for Irishmen to enlist”. (Globe-Democrat, S.-Louis).

“Slowly but surely the Germans are advancing to an Allied victory”. (American, Baltimore).



Le Boche redoute encore une agression brutale et se prépare à se défendre noblement.



## UNE SEMAINE DE GUERRE



Il est évidemment bien difficile de contenter tout le monde.

Bien des critiques en chambre, à leur aise malgré la chaleur, armés d'une carte et du dernier "communiqué" demandent à tous les échos, pourquoi le généralissime Foch ne continue pas sa contre-offensive au pas de course, ne chasse pas les allemands, l'épée dans les reins, en leur prenant matériel et munitions, et n'occupe pas immédiatement Soissons qu'il tient sous le feu de son artillerie.

Pourtant, si l'on examine bien le chemin parcouru depuis le commencement de la dernière attaque allemande au 15 juillet; si l'on songe à la masse énorme des armées ennemies attaquant sur trois fronts dans un réduit de 35 milles de largeur sur 25 de profondeur, le plus exigeant des critiques est bien forcé de reconnaître que le grand état-major allié a fait d'admirable besogne.

Le sang-froid de Gouraud préparant sa véritable ligne de défense en arrière d'un léger rideau de petits postes avancés, recevant l'effort ennemi sur sa seconde ligne et le repoussant au nord de la Marne la vigueur de l'attaque de Mangin au nord du saillant près de Soissons; la grande allure des généraux Berthelot et Degoutte, le bel entrain des américains et des autres alliés sur la ligne de feu, toute cette action vive, hardie et rapide constitue un des épisodes les plus glorieux de cette guerre dont la cinquième année va bientôt commencer.

Pendant toute la semaine qui vient de s'écouler, les alliés ont maintenu leur avance là où ils étaient à l'offensive et ont enrayé l'effort allemand aux points que ce dernier attaquait pour se dégager et avoir ses coudées plus franches.

La poussée ennemie semble se confiner à ses deux ailes, à Soissons et à Reims, pour maintenir la rigidité de l'écartement de ces deux pivots stratégiques. Le prince héritier s'occupe évidemment moins de conserver la profondeur du saillant occupé par ses armées. C'est l'ouverture du saillant qu'il veut garder indemne au cas d'une retraite obligée.

C'est pour cela que nous voyons ce saillant se rétrécir à sa base. Les forces de l'Entente avancent

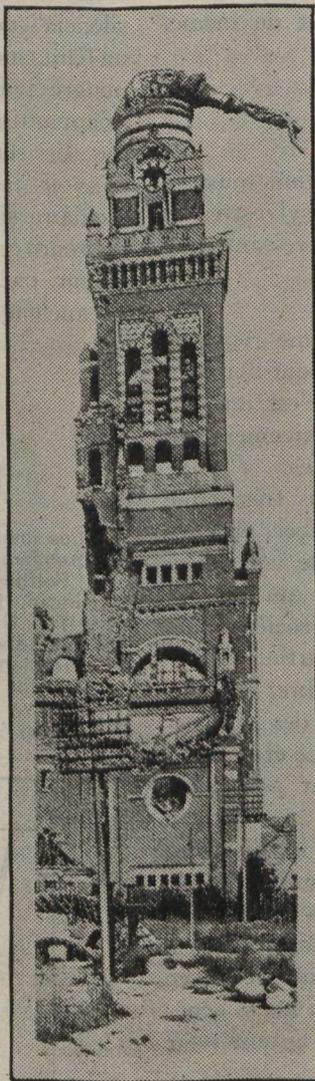
graduellement au centre, le long de la rivière Ourcq. Samedi elles occupent Coulchy-le-Chateau, un des gros points d'appui de l'ennemi et lundi elles atteignent Fère-en-Tardenois un autre de ses importants postes de ravitaillement. L'attaque le long de l'Ourcq est venue de trois points à la fois, convergeant vers le même but, tandis qu'à l'est la ligne boche est poussée en arrière par l'armée franco-américaine qui vise Ville-en-Tardenois.

L'objectif actuel semble être Fismes sur la rivière Vesle autre centre d'approvisionnement ennemi. Si nous traçons une ligne droite à travers la tête du saillant de Reims à Soissons, cette ligne passe par Fismes et Braisnes et suit la Vesle jusqu'à l'Aisne.

Comme constatation géographique notons, en passant que le théâtre des hostilités est traversé par une foule de rivières petites et grandes, dont la plupart n'ont ni largeur ni profondeur et n'acquièrent de l'importance que lors de leur crue, après d'abondantes pluies. Leurs rives cependant, généralement boisées sont de la plus grande utilité pour la préparation des unités d'attaque ou de défense, le rassemblement de l'artillerie, l'établissement de postes de mitrailleuses. C'est en arrière des bois de Villers Cotterets que Mangin a constitué son armée d'offensive qui a débordé les allemands près de Soissons. C'est la Montagne de Reims qui protège cette ville.

Les principales de ces rivières sont l'Aisne au nord, qui passe par Soissons et joint l'Oise en amont de Compiègne; la Marne au sud qui quitte la ligne du saillant vers Dormans, passant à l'est par Epernay et Châlons et à l'ouest par Château-Thierry et Meaux se jette dans la Seine à Charenton; l'Ourcq, affluent de la Marne, qui coupe le saillant au centre et passe par Coulchy-le-Chateau et Fère-en-Tardenois et enfin la Vesle, qui relie les deux têtes du saillant à Soissons et Reims avec Fismes et Braisnes sur son parcours.

Dans l'ignorance où l'on est naturellement des intentions du grand état-major allemand on ne peut que se borner à des conjectures, mais l'opinion générale semble être que l'ennemi voyant arrêtés ses



La fameuse Tour d'Albert et sa Vierge mutilée.

projets ambitieux d'atteindre les ports de la Manche par l'armée du prince de Bavière; d'arriver à Paris par la vallée de la Marne et de prendre Verdun à la gorge par Epernay et Châlons, n'a actuellement d'autre préoccupation que de dégager ses armées et faire une retraite qui ne ressemble pas trop à une déroute.

L'opinion allemande commence à être surexcitée par l'insuccès de la dernière quinzaine que ses journaux n'ont pu réussir à lui cacher et au point de vue politique un avantage quelconque, tout local qu'il puisse être, est désirable et même nécessaire pour donner le change et maintenir la confiance du peuple dans la valeur de ses troupes. C'est pourquoi, comme un sanglier dans sa bauge, acculé à une limite qu'il ne peut franchir sans reconnaître sa défaite, Ludendorff se retourne et fait face avec l'énergie et la rage du désespéré. Il a le nombre, les armes et les munitions. Un demi-million d'hommes est resserré dans cette fosse de 35 milles sur 25. Cette masse pour se dégager peut et doit donner de rudes coups. A la guerre, ce n'est pas celui qui a le plus de petits succès, mais celui qui dure le plus longtemps qui finalement gagne la victoire.

Il est certain que le kronprinz veut conserver pour ses opérations futures, une partie du saillant compris entre Soissons et Reims, car tout en retirant il a encore augmenté les effectifs qu'il a déjà sous ses ordres par près de dix divisions qu'il a empruntées à son cousin de Bavière. De plus, ayant perdu la ligne de communication dont Soissons est la tête et celle de Fère-en-Tardenois presque au centre du saillant, il lui faut de toute nécessité, le temps requis pour retirer la grosse accumulation d'hommes et de matériel amassée depuis le 21 mars en vue des diverses offensives enrayées par les alliés.

Malgré ses plus grands efforts, la ligne alliée qui traverse le saillant par Oulchy et Fère-en-Tardenois se prolonge graduellement par Sergy, pris lundi, et Cierges, occupé mardi, tandis qu'à l'extrémité est, près de Reims, une forte attaque est repoussée à Ste-Euphrase. Le chemin de fer Paris-Châlons ne court plus de dangers. Paris et Verdun peuvent respirer à l'aise. Le Michel allemand ne baignera pas encore son masque barbare dans le champagne d'Epernay. Il n'est cependant pas assez pleinement sorti du périmètre qu'il a conquis pour être à l'abri de l'artilleur et du fantassin français.

Pour apprécier à sa juste mesure la victoire alliée, il faut se rappeler que lors de l'attaque du Chemin des Dames le 27 mai, l'Entente avait à peine 100,000 hommes à opposer aux 400,000 du général Von Boehm qui avancèrent de dix milles en un seul jour. Au 15 juillet, l'armée allemande, massée entre Chateau-Thierry et Reims comptait un demi-million d'hommes. A l'heure présente on estime que les Allemands commandent 71 divisions, ce qui, à 13,500 par division, chiffre normal, fait un total de près d'un million. Cette

augmentation d'effectifs prouve que le prince héritier a du faire appel à d'autres groupes d'armées, et d'autre part que le grand état-major allemand attache une sérieuse et grave importance à la situation actuelle.

C'est apparemment sur la rivière Vesle, en ligne directe de Soissons à Reims, que la résistance va se caractériser. Acculé à cette ligne, l'ennemi aura perdu toute la conquête qu'il a faite au prix d'un million de ses soldats, depuis l'offensive de mars. C'est ce qu'il veut éviter ou retarder le plus longtemps possible et ce qui explique la vigueur de sa contre-attaque hier, (mardi).

Pendant ce temps, le prince de Bavière fait les cent pas en face des troupes britanniques entre Ypres et Lens, et se trouve forcé à attendre jusqu'à la décision de la bataille Aisne-Marne. La saison avance. Si le général Foch continue sa pression l'automne sera sur nous et l'allemand aura manqué l'année 1918, pendant laquelle il se sera épuisé en efforts stériles.

Grand sera aussi son désappointement de n'avoir pu écraser les troupes franco-britanniques, avant la formation de l'armée américaine, qu'il a d'abord si méprisée et dont il est maintenant forcé, bien malgré lui, de reconnaître la grande valeur.

Cette armée qui dépasse maintenant le million atteindra au printemps le chiffre de deux millions. Une fois la supériorité numérique bien solidement établie de notre côté, adieu les rêves de Perrette pour le Kaiser. Les troupes américaines, encadrées par les bataillons français, se battent bien, s'entraînent facilement, acceptent gaiement les situations les plus périlleuses et acquièrent vite la réputation à laquelle elles ont droit, de soldats courageux et infatigables.

Sur les autres champs de bataille, il n'y a, chose étrange, qu'en Russie où la situation commence à donner quelque inquiétude aux Empires du Centre. L'intervention des alliés de l'Entente sur la côte mourmane, prend de jour en jour un caractère plus agressif. Bientôt, il est possible que nos troupes soient aux prises avec l'ennemi.

En Sibérie, l'attaque des Tchéco-Slovaques prend chaque jour une importance plus grande. Assurée de la sympathie active du Japon et des Etats-Unis, leur armée avance graduellement. Ils viennent de capturer Orenburg, capitale de la province de ce nom, d'où ils ont chassé les bolchevics.

Rappelons que les Tchéco-Slovaques sont les prisonniers de guerre autrichiens appartenant aux contingents de Bohême, de Moravie et de Yougo-Slavie, constitués en régiments avant la révolution russe et qui ont refusé de se dissoudre comme l'armée dans laquelle ils avaient été incorporés. Quittant la Russie blanche, l'Ukraine et les régions occupées par les Allemands, ils se sont maintenus en corps solides, disciplinés, sous les ordres de chefs énergiques et habiles et se sont portés au long du Transsibérien dont ils occupent les stations les plus importantes.

L'immense voie ferrée franchit la Volga à Samara, à l'extrémité d'une bouche du fleuve, position d'une importante capitale car là se détache la grande ligne ferrée du Turkestan. Qui est maître de Samara commande la navigation de la Volga. Les Tchéco-Slovaques s'en sont emparés; ils maîtrisent tout le pays cosaque du Don et de l'Oural où la majorité de la population est hostile aux bolchevics.

Dans la grande Russie même, le pouvoir de la faction de Lénine ne paraît tenir qu'à un fil. Son seul appui est du côté allemand et il est bien précaire.

En Albanie, l'avance alliée se continue. Il y a arrêt complet sur le front italien.

Les dernières dépêches annoncent la rupture des relations diplomatiques entre la Turquie et l'Allemagne. Le différend naîtrait d'une question de frontières entre la Turquie et la Bulgarie où l'Allemagne prendrait la part des Bulgares.

En Grande Bretagne la menace d'une grève générale des ouvriers en munitions a été arrêtée par la vigueur du premier ministre. Ce mouvement défaitiste menaçait la résistance britannique dans ses œuvres vives. Le gouvernement a fait savoir aux grévistes en perspective que tous les hommes d'âge militaire qui refuseraient de retourner au travail seraient immédiatement incorporés dans l'armée et envoyés au front. Cette menace a fait réfléchir les grévistes. De la réflexion à l'obéissance il n'y avait qu'un pas qui a été vite franchi.

Ce ferment de grève qui peut à tout moment mettre en danger la coopération de tous à la résistance des alliés semble bouillonner un peu partout. Aux Etats-Unis il y a eu crainte d'une grève sur les chemins de fer; au Canada, nous avons eu la grève des télégraphistes et celle des facteurs de la poste. Tout s'est cependant réglé à l'amiable à la suite de concessions mutuelles.

En terminant, tout en faisant remarquer que l'activité sous-marine des boches a diminué d'intensité, notons le torpillage d'un grand transatlantique, le "Justicia" coulé à fond par des submersibles ennemis, le 20 courant, sur la côte nord de l'Irlande.

Le "Justicia" grand navire de 32,000 tonnes, type "Vaterland" avait été construit en Angleterre pour le compte d'une compagnie hollandaise. Il avait été réquisitionné par le gouvernement anglais. Sa longueur était de 740 pieds; il avait un équipage de 700 hommes et pouvait porter 8,000 hommes de troupe.

Ce navire, d'une allure très rapide, luttait pendant 24 heures contre les torpilleurs et tout son équipage a pu être sauvé à l'exception d'une dizaine d'hommes tués par les explosions. Il revenait d'un voyage en France pour le compte de l'armée américaine.

31 juillet 1918.

A. GOBEIL

## A GUILLAUME II

"Non, je n'ai pas voulu cela"  
Guillaume II

"Non, je n'ai pas voulu cette guerre funeste",  
Clame Guillaume Deux au Boche épouvanté.  
O menteur impudent j'admire qu'il te reste,  
Avec tant de candeur, tant de sincérité!

Pour une fois, au moins, tu dis la vérité  
Et nous croyons sans peine en ton aveu modeste:  
Tu ne prévoyais pas la misérable veste  
Que déplore aujourd'hui ton orgueil rebuté.

De tes soldats vaincus le massacre effroyable,  
De ton rêve insensé le réveil lamentable,  
Tout cela n'entraîne pas dans tes calculs maudits.

Tu comptais aisément germaniser la terre,  
Mais ce n'est pas ainsi que tu voulais la guerre.  
O sinistre empereur d'un peuple de bandits

## LA TRADITION

"Oh Lord, give me light  
to know Thy will"

O Seigneur, autrefois dans son pèlerinage,  
Ton peuple élu suivait la colonne de feu;  
Et tant qu'il fut soumis à Ta loi juste et sage,  
Ta main le dirigea, en tout temps, en tout lieu;

O Seigneur, aujourd'hui, menacés par l'orage,  
Tes fragiles enfants, corrompus et honteux,  
Ne savent plus trouver, à travers le nuage,  
La divine lueur qui brille encore aux cieux.

Cependant, ô Seigneur, à ceux qui veulent vivre  
Ta constante bonté montre la route à suivre  
Dans la tradition française de l'honneur.

Et cette vérité à la clarté première  
S'ajoutant, notre esprit percevra la lumière  
Par laquelle Tu veux nous guider, ô Seigneur!

# ERIN GO BRAGH

UN lecteur irlandais de la *Vie Canadienne* nous écrit une lettre très vive au sujet d'une citation que nous avons faite, la

semaine dernière, d'une parole de monsieur W. H. Taft, l'homme d'Etat américain et l'ex-président des Etats-Unis. Nous ferons remarquer à notre correspondant que nous n'avons rien dit contre l'Irlande ou les Irlandais, et que le but énoncé de la citation était de nous servir de la forte expression d'un orateur américain pour contredire ceux qui, en ce pays britannique, refusent de reconnaître les qualités du peuple anglais et de son gouvernement.

Quant à la citation elle-même, elle n'attaquait point directement les Irlandais, mais, nous l'admettons, était peut-être injuste pour eux en rapprochant leur nom de ceux des ennemis de la fière Albion. "Quiconque, pro-allemand ou irlandais ou autre, met en doute l'honnêteté des motifs de l'Angleterre dans son association militaire avec les Etats-Unis est un menteur et un traître !" Voilà le texte auquel objecte notre abonné. Nous ne demandons pas mieux que de reconnaître que cette alliance de mots est injurieuse pour la masse des Irlandais, ceux d'Irlande et ceux d'Amérique, qui, en dépit de la situation particulière de leur patrie d'origine vis-à-vis de la Grande-Bretagne, sont fidèles comme les autres peuples britanniques à leurs devoirs envers le Roi; mais nous voulons profiter de l'occasion qui nous est offerte de dire quelle est notre attitude au sujet de la politique irlandaise actuelle et des problèmes qui s'en dégagent.

Par tradition, par affinité et par sympathie, tous nos vœux sont pour l'avènement d'un gouvernement autonome en Irlande. Nous sommes en faveur du *Home Rule*, parce que la Verte Erin y a droit, parce que le gouvernement anglais le lui a promis dix fois plutôt qu'une, parce que c'est le seul moyen équitable, honorable, et pratique, de régler le problème de ce

groupe dans l'empire britannique. Avec les trois dernières générations, nous avons admiré O'Connell Parnell et Redmond; avec tous les poètes irlandais et français, nous avons chanté les gloires de l'Ir-

lande et pleuré ses malheurs; avec nos amis et compatriotes irlandais du Canada, nous avons annuellement célébré la fête traditionnelle de saint Patrice et répété notre espoir en la restauration d'un gouvernement autonome à Dublin. Mais fidèle, croyons-nous, à la politique des chefs les mieux inspirés de la nation irlandaise, nous sommes pour la lutte constitutionnelle qui finira par obtenir justice pour l'Irlande, et catégoriquement hostile au parti de la violence qui, selon toute les probabilités, recule l'établissement du *Home Rule* plutôt qu'il ne l'avance. Autrement dit, la révolution et l'émeute à Dublin nous paraissent aussi laides, aussi odieuses, et aussi malfaisantes qu'elles l'ont été en Russie, et ce n'est pas peu dire.



FEU JOHN REDMOND

Nous aimons à penser et à dire, cependant, que les actes répréhensibles qui ont éclaté en Irlande, en ces dernières années, sont le fait du petit nombre et sont hautement répudiés par les véritables chefs de la Verte Erin, et, plus particulièrement par Redmond et par Dillon. Ces révolutionnaires sont aussi blâmés par la très grande majorité des Irlandais d'Amérique, qui, eux, savent bien que l'influence qu'ils mettent si cordialement au service de leur patrie sera nulle, si le peuple d'Irlande se laisse entraîner dans la voie fautive par les faux patriotes et les suppôts de l'Allemagne; car, personne n'en doute, les agents de l'Allemagne sont au fonds de la fermentation malsaine des faubourgs de Belfast et de Dublin, comme ils sont partout où il y a une œuvre anti-sociale à faire, au détriment de tous les pays du monde.

John Redmond, qui a certainement abrégé sa vie dans ses travaux et ses luttes constitutionnelles

au services de sa patrie, John Redmond, qui a envoyé son fils se battre contre les Boches, pour l'Angleterre et l'Irlande, John Redmond, dont le frère bien aimé a été tué quelque part en France pour la cause de toutes les saines libertés, est une figure admirable non seulement de l'histoire de son pays, mais de l'histoire de l'empire britannique, et de l'histoire de l'Église. Que le souvenir de ce véritable patriote inspire toujours le peuple irlandais, et tous ceux des sujets britanniques qui ont quelque lutte à soutenir pour la conquête de droits légitimes. John Dillon, le succes-

seur de Redmond, fait en ce moment appel à l'influence, à l'autorité et à l'équité du président des États-Unis, monsieur Wilson, pour obtenir son appui en faveur de justes revendications; nous sommes à peu près certain que ce secours lui sera généreusement accordé, mais à la condition, très certainement, que l'Irlande mette fin à l'agitation criminelle des Seim Feiners. Et le monde civilisé est, sur ce point, en parfaite communion d'idée avec le grand politique américain.

X.



## LES GRÈVES ET LA GUERRE



LE nombre extraordinaire de grèves qui éclatent ou qui menacent d'éclater en Canada est un sujet de réflexion que je propose à l'opinion instruite. Après les révélations que certaine enquête officielle tenue aux États-Unis nous a apportées sur l'emploi de centaines de millions par les agents boches pour fomenter toutes sortes de troubles en Amérique, il est difficile d'écarter de son esprit la présomption que, sous l'agitation malsaine de certaines classes de la société canadienne, se cache aussi cette influence boche anti-sociale et anti-britannique. Mais il y a d'autres indices de cette action mystérieuse que le raisonnement qui voudrait conclure du général au particulier.

Par exemple, nous venons d'être témoins d'une grève chez une classe intéressante, celle des facteurs. Je constate que le motif avancé par les grévistes est le besoin d'une augmentation de salaire à cause de la cherté de vivre pendant la guerre. Mais ce motif paraît un prétexte, lorsqu'on sait que, par un bonus de cent dollars par année accordé à tous les facteurs, justement pour les aider à rencontrer les prix actuels, le gouvernement leur donne une aide qui équivaut à peu près à l'augmentation de salaire que ces employés de l'administration réclament. Autrement dit, l'augmentation de salaire que demandent ces messieurs n'améliorerait pas leur position, si cette augmentation, comme c'est naturel et logique, devait les priver du bonus.

C'est ce qu'une catégorie importante—la grande majorité—des facteurs ont compris. En effet, la grève n'affecte, en somme, qu'un nombre peu considérable de villes. Les principaux centres de l'est du Canada n'en sont aucunement affectés. Et ceci même est caractéristique. On sait que Winnipeg est le foyer de propagande d'un mouvement socialiste très actif en tout temps, mais particulièrement menaçant depuis la guerre. Eh bien, c'est justement dans cette ville cosmopolite que les grèves sont plus fréquentes

et plus dangereuses. Est-ce là pure coïncidence? Je ne le crois pas.

Enfin, en même temps que les grèves, des manifestations de bolsheviks sont rapportées de Montréal, Ste-Catherine, et Winnipeg. Sept cents adeptes de la révolution russe ont été convoqués publiquement et se sont réunis, la semaine dernière, à Montréal. Ils ont exprimé hautement leur opposition à la politique diplomatique et militaire des Alliés en Russie. Qu'est-ce à dire? Qui sait organiser ainsi, au sein d'un pays britannique, une série d'intrigues hostiles à la métropole? Qui remplit la caisse de ces associations pour solder les frais de publicité et d'assemblées? D'où partent les fonds qui ont permis aux amis des manifestants, après l'arrestation d'un certain nombre d'entre eux, d'offrir de cautionner pour obtenir leur liberté provisoire?

Il n'y a pas de doute que la guerre crée en ce pays, quoique moins que partout ailleurs, des conditions plus ou moins difficiles pour toutes les classes de la société. Pour solder les frais de sa politique de participation à la guerre, le gouvernement lève des troupes et perçoit des impôts énormes. C'est vexant pour le conscrit d'être privé de sa liberté et soumis à une discipline sévère; de même pour le producteur industriel, c'est ennuyeux de voir que, non content de confisquer la plus grande partie des profits de son travail, l'État vient encore le taxer personnellement dans son revenu. Mais si le capitaliste veut résister à la loi, il est menacé d'amende et de prison; et si le petit soldat—qui n'y pense pas, Dieu merci!—voulait regimber contre le régime de la caserne ou du camp militaire, une cour martiale lui enseignerait durement qu'on ne peut permettre aux subordonnés de se rebeller devant l'ennemi. C'est que plus les temps sont graves, plus il est nécessaire que l'autorité soit respectée. En Angleterre, Lloyd George est en train d'essayer de faire comprendre cela aux mutins des fabriques de munitions. Et ses menaces de rigueur vont lui réussir.

Il est assez difficile, pour ne pas dire impossible, d'amener les salariés à réfléchir sérieusement sur tous ces points; mais, au moins, il est à espérer que les classes instruites voudront bien y arrêter leur esprit et en tirer individuellement les conclusions et les résolutions qui s'imposent. Le gouvernement peut commettre et commet souvent des erreurs. Les ministres sont les premiers à l'admettre. Leur excuse, c'est que dans des conditions nouvelles et changeantes comme celles qui résultent de l'état de guerre, ils n'ont pas d'expérience et sont souvent obligés d'expérimenter

ou de tâtonner. "Il n'y avait pas moyen de commettre plus d'impairs que nous en avons commis durant les premières années du conflit", disait naguère le premier ministre d'Angleterre.

Mais la suprême erreur, l'erreur irréparable, l'erreur criminelle serait pour la classe instruite et dirigeante d'un pays de profiter de la gravité des temps pour verser dans les théories socialistes et dans la pratique de la demi révolte contre l'autorité légitime.

M. M.



## LA TRADITION NÉCESSAIRE



Notre revue fait profession de fidélité aux traditions qui ont fait et qui doivent continuer de faire la durée et la solidité de la vie canadienne.

L'attachement à son passé, la fidélité à ses traditions entrent comme un élément de force et de stabilité dans la vie de l'Eglise, dans la vie aussi de nos deux mères-patries: la France et l'Angleterre.

D'aucuns insistent beaucoup sur les différences et les divergences qu'ils veulent établir entre la vie canadienne et la vie des deux grandes familles européennes, qui ont colonisé et conquis ce pays à leur civilisation. Les différences et les divergences naissent pourtant d'elles-mêmes assez rapidement. Ce qu'il faut plutôt s'efforcer de fortifier, ce sont les ressemblances et les convergences, qui maintiennent la cohésion, l'harmonie, l'effort commun, la paix.

"L'histoire n'est pas un recommencement quotidien, c'est une suite, disait récemment le R. P. Sertillanges à un groupe de jeunes catholiques français, en pèlerinage à Notre-Dame de Chartres. L'humanité est comme un homme unique "qui subsiste toujours et apprend continuellement", a écrit Pascal. Apprendre et hériter ce sont les deux fonctions de ce vivant innombrable. Les corps de nos anciens sont couchés, la terre a pris leur cendre; mais l'influence de leur âme ne doit pas se dissiper, les effets heureux de leur vie ne doivent pas périr, leur expérience est un point de départ, il ne faut pas en payer de nouveau, sottement et coupablement, le prix de douleur. Et quand cette expérience a produit des grandeurs dont seuls des insensés ont pu médire, quand les "gestes de Dieu par les Francs" sont si larges et si glorieux, peut-être avons-nous quelque raison d'aller chercher là des inspirations, de nous faire humblement les disciples de cette aïeule, la France immortelle.

"Sans doute, il conviendra de négliger du passé ce qui ne représente que la misère humaine. Nous ne voulons pas éterniser ce qui fut une erreur du temps. Erreurs, fausses directions, établissements qui jamais ne valurent ou qui ne valaient qu'en raison de circons-

tances évanouies, nous ne devons pas nous y accrocher désespérément... Mais les grandes traditions qui représentent l'éternité des êtres et des races, les racines permanentes du bien, la sève qui en monte, les branches mâtresses que seul un cataclysme abatrait, la loi immuable qui pour chaque plante détermine sa croissance en dépendance des lois générales de la vie, bref, ce qui fit la valeur d'une nation qui ne se sauve maintenant que par cet appel à ses profondeurs, par ce réveil de son âme: c'est cela qui nous veut fidèles."

Les idées de tradition sont d'ailleurs les nôtres, lorsque nous obéissons aux meilleurs et aux plus sûrs instincts de notre vie nationale canadienne.

Pourquoi tenons-nous à notre religion catholique, à notre langue française? Sans doute parce que chacune nous paraît la meilleure, la plus belle, mais aussi n'est-ce pas? parce que l'une et l'autre ont, de tout temps, faits partie de notre vie. Notre tradition nationale ininterrompue les comporte.

Pourquoi nos compatriotes qui s'en vont dans les autres provinces et même dans la grande république américaine, estiment-ils et pourquoi estimons-nous avec eux, qu'ils seront d'autant meilleurs citoyens, d'autant meilleurs chrétiens qu'ils garderont plus fidèlement les traditions qu'ils emportent, les traditions qui font partie de leur héritage, de leur âme?

Nous nous sommes nous-mêmes glorifiés et nous avons été plus d'une fois admirés et félicités, d'être restés "vieille France."

Est-ce que nous n'admirons pas aussi parmi nous les familles anglaises tenaces dans leurs coutumes, dans leurs manières, dans leurs traditions, qui ne s'américanisent pas trop vite, qui gardent une civilisation ancienne inspirant confiance et respect?

Ne savons-nous pas que cette civilisation ancienne est beaucoup plus exposée à perdre de ses bonnes qualités en changeant, qu'elle ne court de chances d'en acquérir de nouvelles?

Ce qui se montre vrai et bienfaisant dans l'ordre familial, l'est aussi dans l'ordre national.

—Mais, nous dira-t-on, vous ne voulez donc, pas que nous vivions de *notre vie propre*?

—Il faudrait seulement s'entendre sur ce concept de "vie propre", que tout individualisme invoque à son profit, ou, plus exactement, au profit de ses singularités et de ses défauts. Si, pour vivre d'une vie propre, il nous faut abandonner des qualités que nous partageons avec d'autres, pour adopter des défauts qui seront à nous seuls, nous n'y tenons pas tant.

Est-ce que le fils qui reste affectionné et dévoué à ses parents, qui garde leur héritage, n'a pas autant sa vie propre que le prodigue ou que l'isolé, qui s'est séparé des siens? Est-ce que l'égoïste a une vie propre plus parfaite, meilleure, que l'homme sociable et dévoué?

Est-ce que les Etats-Unis et les nations alliées n'ont pas une vie propre aussi honorable, aussi avantageuse qu'auparavant, depuis qu'ils ont mis un peu en commun leurs activités militaires, politiques et économiques?

Si, par vie propre, il faut entendre l'isolement, l'égoïsme, le tout à soi et rien aux autres, qui peuvent sourire à certaines passions d'orgueil et de cupidité, il faut savoir que ces passions sont, de leur nature, fatalement, anti-sociales. Il faut savoir qu'à se tourner contre tout le monde, on trouve tout le monde contre soi. Pour être pratiqué avec quelque chance de succès, chance toujours assez aléatoire, l'égoïsme national doit être assez voilé pour ne jamais être reconnu, ou bien être assez fort pour lancer le défi suprême à l'univers, avec probabilité de le vaincre.

L'Allemagne s'est crue assez forte et assez organisée pour lancer le défi, il y a quatre ans. Elle ne le lancera plus aujourd'hui. Et demain la guérira, espérons-le fermement, de recommencer sa provocation.

D'ailleurs, s'il est des gens chez nous qui aient encore le désir d'emprunter à l'Allemagne ses principes et ses procédés, qu'ils aient seulement le courage, ou mieux, la stupidité de le dire.

Nous n'avons jamais eu le goût d'être de ces gens-là, et nous ne l'aurons jamais.

S. D.



## Echos et Commentaires



### Revenons au vrai

A propos de la "Némésis" de M. Paul Bourget, M. Alphonse Mortier écrit, en citant d'abord une pensée de Bourget lui-même:

"Il y a dans le monde une loi de mesure, et tout excès est funeste à l'homme, excès de richesse, excès de pouvoir, excès d'intelligence, excès de réussite." Nous retrouvons, en effet, l'origine de cette loi à l'origine du monde. Qu'est la mesure? C'est le souci de ne pas vouloir être semblable à Dieu. Or, c'est précisément le mot de la chute, le "eritis sicut Dei." Soufflé par l'ange des perdions à la femme. Le péché originel a donc été le premier pas fait par l'humanité en dehors des bornes assignées, au delà de la barrière, et la mesure a été, pour la première fois, dépassée. Le règne du mensonge s'est étendu sur le monde, avec son cortège de maux....

Voici la haute leçon; notre monde a méconnu l'amour, au point de rejeter sa conséquence naturelle et de tuer l'enfant dans le sein de sa mère. L'abus, l'abus en toutes choses, voilà le vice, et Paul Bourget le nomme par son vrai nom: le péché. Nos péchés, avant la guerre...? "Matériellement, trop de bien-être, trop de luxe, trop d'avidité et de possibilité de jouir. Moralement, trop d'orgueil, une divinisation de l'homme partout, dans la vie privée et dans la vie publique, un abus constant d'ac-

tivité, d'émotion, de pensée." *Libido sentiendi, libido sciendi, libido dominandi*, avait écrit Pascal.

Les notions équitables de devoir et de responsabilité s'effacent, pour Mme de Roannez, devant le postulat sensible de la passion. A quelles compromissions nous conduit l'absence de Dieu! Et de quel fer rouge faudra-t-il marquer ces plaies? Mais il n'y a pas plus de juges que de criminels...

La faute de Courtin et de la duchesse, c'est la faute de toute une nation, de l'Europe, du monde entier. Et voici le sens de la guerre: "Némésis va frapper, écrit Bourget, ou plutôt non pas Némésis, mais Dieu même et sa justice". Et Dieu frappe. La guerre a pour mission de rétablir l'équilibre, d'apaiser l'esprit de révolte et d'imposer aux hommes, jouisseurs à l'excès, la "grande loi de douleur qui donne seule un sens à l'existence humaine."

### Leçon de constance

Du Colonel Rousset :

"J'ai là, sous les yeux, communiquée par son père, la lettre d'un poilu de l'Aisne. Il a reçu, lui aussi, mais avec quel calme et quel prodigieux sang-froid! "Nous nous sommes repliés, dit-il, dans un ordre parfait qui fait honneur à notre commandement. Aucun affolement, tous les chemins défilés étaient prévus dans ce pays de

coteaux et de bois propices à se cacher. Et avant de nous en aller, nous leur en avons mis plein les côtes aux Boches !”

Il raconte ensuite comment une de nos batteries de 75 “qui doit avoir un as pour officier” dit-il, coupa court à la poursuite d’une batterie allemande qui ne put même pas ouvrir le feu. Et il conclut : “Nous avons reculé, nous reculerons peut-être encore, mais l’ennemi a tout de même son compte, et gare à la réplique. Nous ne pouvons être vaincus, ayant tout ce qu’il nous faut pour lutter en rase campagne, 75 et 155. Tout le monde a un moral excellent.”

Le brave enfant ! Quelle leçon de constance il nous donne !

### Autres aveux de M. Muehlon

Quelques nouveaux extraits du journal de M. Muehlon, le personnage allemand dont nous avons déjà parlé, pris de son livre publié en Suisse et intitulé : “L’Europe dévastée”.

22 août

Badonvilliers est tombé. Ici, on affirme que la France n’a plus une seule armée intacte, mais j’ai la conviction que la France ne mourra pas, elle n’a pas le droit de mourir, elle sera sauvée. Il est vrai qu’elle n’a pas à attendre de pitié de la part des Allemands, et, aujourd’hui, des gens graves, des gens influents disaient en ma présence que l’Empire allemand doit annexer tous les pays compris entre Calais et Marseille, que les populations seront expulsées, à moins qu’elles s’en aillent de leur plein gré ou qu’elles se déclarent allemandes.

29 août.

Si les Allemands, ou plutôt les Prussiens qui dirigent le reste, étaient complètement différents de ce qu’ils sont en réalité, on pourrait peut-être, puisque la guerre est un fait auquel on ne peut rien changer, leur accorder l’honneur de reconstruire l’Europe sur la base du droit international. Mais on ne peut songer sans horreur au genre de paix que la Prusse imposerait à l’Europe. La Prusse volera tout ce qu’elle pourra et fera tout pour le conserver. Jamais elle n’ôtera le pied qu’elle aura posé sur la gorge de ceux qu’elle aura vaincus ou surpris. Elle forcera toute culture étrangère à adorer sa barbarie. Elle ne croit qu’à la force du poing, à l’intérieur comme à l’extérieur.

14 novembre.

Ces jours-ci, j’entendais un Allemand, un homme haut placé, avouer, à mon grand étonnement, que c’est nous qui avons voulu la guerre, qu’il nous aurait été facile de l’éviter, car Vienne et Pétrograde s’étaient déjà mis d’accord, mais que nous nous étions trompés en disant qu’au bout de deux mois la France serait hors de combat. Je lui répondis que telle était bien mon opinion. Mais, depuis quand, lui demandai-je, est-ce la vôtre ? Et il me répondit avec un sourire : “Ces choses-là, on ne les dit pas avant que le moment soit venu, et surtout on ne les dit jamais en public.”

### Ingénieuse et frappante application

De L’Action Française

Sous le titre un peu surprenant : *Salamine, Thucydide et la Marne*, nous lisons dans la *Revue de la Presse de l’Action Française* :

“M. Jean Psichari rapporte dans un curieux et spirituel article du FIGARO, qu’après 1870 Renan eut l’occasion de parler de la guerre récente avec un professeur de l’université d’Athènes, qui lui tint ce langage :

— Vous avez été vaincus, fit l’Athénien, parce que vous n’étudiez pas assez Thucydide. Tout cela y est déjà.

“Il ne faut pas rire, dit M. Psichari. Cette boutade couvre une grosse vérité. Pour notre part, combien de fois n’avons-nous pas montré, toujours vivantes et agissantes, les leçons de politique nationale assénées à la démocratie athénienne par la première Philippine de Démosthènes. Et M. Psichari développe les analogies du temps présent et de celui qu’on pourrait appeler l’Entre-deux-guerres-Médiques. Les Athéniens, entre Marathon et Salamine, ne laissaient pas d’avoir un faible pour les Perses :

Et les Grecs ? Oh ! les Grecs ! Ne disons pas que ce sont des Français. Leur principale caractéristique, nonobstant ce que dit Hérodote, c’est une admiration touchante pour les Perses, pour l’éducation perse, pour la culture perse, pour la taille des guerriers perses, pour Xerxès.

“Eh ! nous avons revu tout cela dans les œuvres de M. le comte de Gobineau, pour n’en citer qu’un !

Toujours charmants et jobards. Au demeurant, les gens les plus délicieux du monde : artistes, raffinés, marquis, excellent dans la pirouette, légers, spirituels à en revendre, aristocrates jusqu’au bout des ongles....

Parfaitement, et pas le moins du monde démocrates au sens moderne de ce mot. Il ne faut jamais rater cette sottise-là quand on la rencontre. Les quelque quinze mille citoyens de l’Athènes du cinquième siècle constituaient une aristocratie, ce fut leur grandeur aussi longtemps qu’ils acceptèrent des chefs comme Cimon, Miltiade, Thémistocle et Périclès. Mais le germe de mort était dans ce beau fruit. Comme l’a dit le juste et subtil poète Pierre Benoît dans son “Pisistrate” :

Pour n’avoir pas subi le tyran strict et dur,  
Tu verras un beau soir la torche de Lysandre,  
Rougir subitement la route des Longs Murs.

Dès 405, c’étaient les Spartiates de Lysandre. Puis les Macédoniens de Philippe...

Mais revenons à Thémistocle, et à M. Psichari : De préparation, pas un iota. Thémistocle a eu un mal horrible pour faire passer la loi de trois ans, je veux dire pour obtenir la construction des navires qui devaient vaincre à Salamine.

Salamine demeure une victoire déroutante. Un miracle. On ne peut y croire. Nos divisions actuelles sont bulles de savon devant celles d’alors. Figurons-nous

une France dont les différentes provinces — Bretagne, Auvergne, Picardie — constitueraient des Etats indépendants. Athènes, Sparte, Corinthe, Egine, Argos, non seulement se disputaient en plein péril, mais encore, dans chacune de ces villes, les factions politiques s'affrontaient, l'écume à la bouche.

Aristote nous a appris, dans cette République des Athéniens qui revit le jour en 1890, que la victoire de Salamine était attribuée à l'Aréopage, c'est-à-dire à l'institution aristocratique par excellence. Il écrit en effet au chapitre IX :

La République en était là et la démocratie avait accompli ces progrès lents mais continus, lorsque eut lieu la guerre Médique. A la suite de cette guerre, le conseil de l'Aréopage redevint très fort et gouverna l'Etat: aucun décret du peuple ne lui attribua la direction des affaires: il la prit parce qu'il avait été le véritable auteur de la bataille de Salamine. A ce moment en effet, où les stratèges élus ne savaient plus que faire et avaient invité par la voix du héraut les citoyens à se sauver chacun comme il pourrait, les membres de l'Aréopage fournirent, de leur fortune particulière, huit drachmes par tête à tous les Athéniens et les embarquèrent sur la flotte. En reconnaissance de ce service, les Athéniens rendirent à l'Aréopage son ancienne considération et jouirent à cette époque d'une excellent gouvernement. On les vit à la fois mener vigoureusement les opérations militaires, gagner l'estime de toute la Grèce, et obtenir l'hégémonie maritime, en dépit des Lacédémoniens.

Ainsi toutes les grandes voix du passé sont à l'unisson pour composer la haute leçon que la fine érudition de M. Psichari est allé glaner dans le passé pour la confronter aux événements d'aujourd'hui. Elle les règle encore, comme elle faisait sous les murs de Troie, comme elle fit et fera dans tous les temps.

### Cette guerre finira bien

Nous avons la bonne fortune de recevoir les réflexions suivantes relatives au tour que prendra la guerre, d'après le jugement de quelqu'un qui la fait.

Laissons parler l'heureux et brillant spécialiste:

Mon cher ami, vous m'avez demandé de donner parfois de mes nouvelles, je ne le fais qu'à de longs intervalles, mais ce n'est guère de ma faute car nous avons de la besogne par-dessus la tête à cause de ces satanés Boches. Et puis, au milieu de l'inquiétude générale, répéter que mes nouvelles sont excellentes, que je ne me suis jamais mieux porté, que pour moi tout va bien, — me semble d'une banalité tout à fait exaspérante.

Mon unité s'est bien battue, a reçu des félicitations de tous les chefs sous lesquels elle a servi, elle a été proposée pour une citation à l'ordre de l'armée et elle ne l'aura pas volée.

Voilà tout ce qui peut être signalé dans nos nouvelles particulières. Mais que de réflexions générales appelle la bataille présente ! Je crois que c'est une des convulsions suprême du Boche. Il est talonné par la né-

cessité d'en finir, c'est la seule raison de ces attaques furieuses faites avec des hommes dont le moral est extrêmement bas, ce qui est étonnant après leur avance, mais ce qui est certain. Je suis persuadé que nous les tiendrons à merci à bref délai.

Par une déroute ? Peut-être, mais pas sûrement. Plus probable me semble un recul, suivi d'une nouvelle bataille d'une défense de plus en plus passive, de tentatives de paix, d'essais de révolution chez nous, de révoltes vraies ou fausses chez eux, bref de tas d'incidents dont ils essayeront de tirer profit, et au point de vue militaire, de la simple défensive pour nous empêcher d'entrer chez eux. Après un temps plus ou moins long, ça finira et ça finira bien.

Les Américains se battent bien. J'ai pris X... avec eux le mois dernier.

Le recours à leurs effectifs tout frais arrivés à la bataille est nécessaire. Ces hommes braves sont de braves gens, très droits, très amis de la France et très persuadés qu'ils sont à son école.

La supériorité du Français s'affirme de plus en plus à la face du monde.

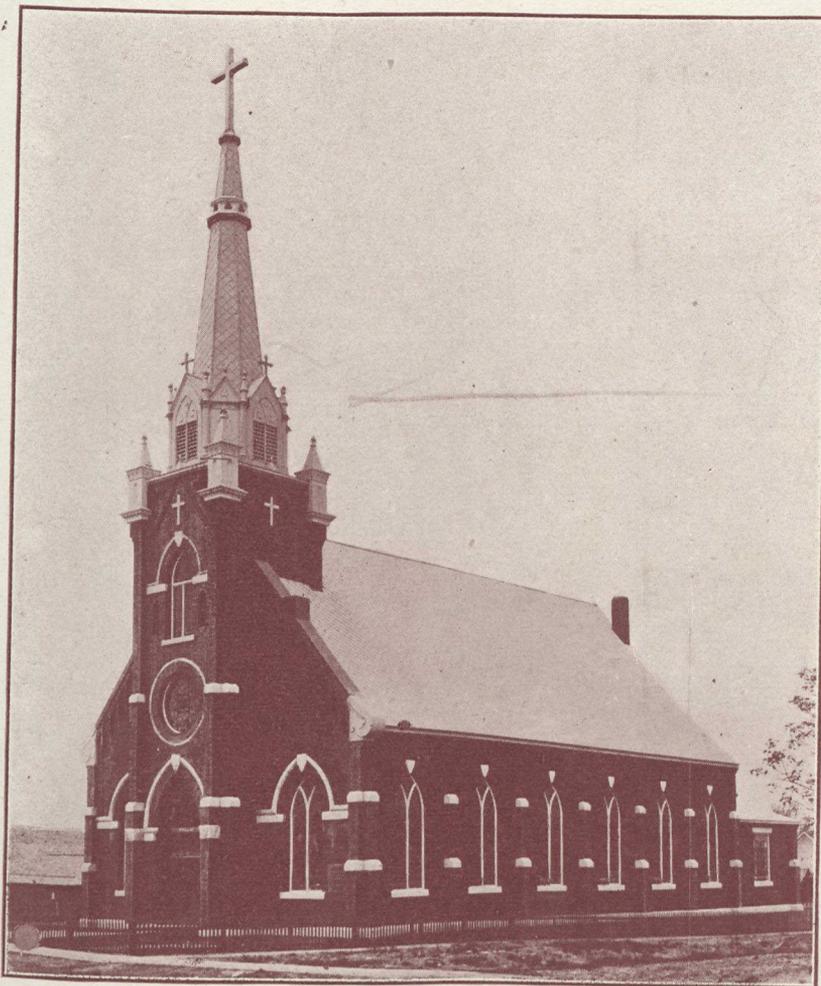
Et voilà encore un échantillon de leur moral. Nous ne faisons pas d'hypothèse. Nous ne nous fions même pas aux yeux de ceux qui les suivent de près. Nous nous appliquons à produire des documents fournis et vécus par des témoins qui sont des acteurs de première ligne. A les lire et à les entendre, on croit les voir.

Charles Maurras.

L'Action Française.



"They bath mean liberty", dit Lloyd George à l'Irlande; mais elle a bien droit de se demander si cette offre nouvelle est sincère.



## Pourquoi vous devez employer nos Bardeaux d'Amiante

- PARCE qu'ils constituent un placement d'une nature permanente.
- PARCE qu'ils sont entièrement à l'épreuve du feu, de la gelée et des autres éléments.
- PARCE qu'ils coûtent meilleur marché que la tôle, qu'ils ne nécessitent pas de réparation, qu'ils n'ont jamais besoin de peinture.
- PARCE qu'ils s'améliorent en vieillissant.
- PARCE qu'ils sont INDESTRUCTIBLES

Avant de faire le choix d'une couverture, demandez nos Catalogues et nos Echantillons.



## La Cie Manufacturière d'Amiante

78, rue St-Pierre, - Québec.

PARC  
DE  
L'EXPOSITION

UNE AUBAINE  
**CREATORE**  
6-7-8-9 Août  
Prix populaires

B.18